

18 août 65

. . . .

Tout suffoquant
Et blême quand
Sonne l'heure!
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.

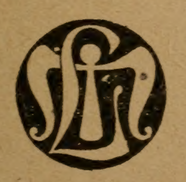
Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte,
De ci, de là,
Pareil à la
Feuille morte.

PAUL VERLAINE.

ALBERT LANTOINE

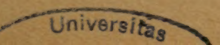
Paul Verlaine
et
Quelques-uns

Et pourquoi, si j'ai contristé
Ton vœu têtu,
Société,
Me choierais-tu?
P. V.



PARIS

DIRECTION DU LIVRE MENSUEL
48, Rue des Ecoles
MCMXX



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires sur hollande, numérotés et paraphés par l'auteur.

1 est destiné à l'auteur.

1 — au gérant du Livre Mensuel.

1 — à l'imprimeur.

7 sont réservés aux abonnés spéciaux (édition sur hollande).

(Il n'en sera pas mis dans le commerce)

A

FRANCIS BAUMAL

LA PASSION

et

LA MORT

du doux poète

PAUL VERLAINE

I

On a posé une plaque commémorative rue Descartes, sur la maison où mourut le poète Paul Verlaine. Le 30 mars dernier, à Metz, où il naquit, on a célébré son anniversaire, parmi des acteurs célèbres, des discours pompeux et des représentants du gouvernement, voire des généraux et des soldats en service commandé.

Vraiment la gloire posthume a de singulières manifestations. Si un écrivain

de son vivant n'aurait jamais osé espérer une pareille consécration, c'est bien Verlaine, dont l'existence, et même l'œuvre avouons-le, s'accordent mal avec ces louanges académiques et politiciennes.

Je ne viens pas, à ce propos, analyser son talent, mais rappeler quelques anecdotes d'une rigoureuse exactitude qui feront mieux comprendre combien il semble paradoxal à ceux qui connurent Verlaine de le voir aujourd'hui congratulé en des cérémonies bien ordonnées par des incompétences officielles. D'ailleurs ça ne lui aurait pas déplu, car ce bohème était de goûts plutôt bourgeois, très amateur de récompenses, vadrouilleur malgré lui, par paresse et incapacité de réagir, ayant toujours eu la nostalgie d'un intérieur sans fièvre.

⁂

Lorsque sa mère mourut, riche encore d'une trentaine de mille francs, il avait rêvé de donner cette somme à une famille amie des environs de Paris afin d'y être accueilli et d'y trouver la subsistance jusqu'à la fin de ses jours; mais Madame Verlaine, qui depuis longtemps avait divorcé, fit opposition.... On vendit la maison. Verlaine se retrouva après la vente à peu près aussi pauvre qu'auparavant.

Il n'avait même pas pu aller à l'enterrement de sa mère, cloué au lit par la maladie, et il avait, par l'intermédiaire de son éditeur, prié son fils et sa femme d'y assister. Celle-ci, sur l'assurance qu'elle ne rencontrerait pas son mari,

suivit les obsèques dans une voiture fermée. Le fils n'y fut pas.



Ah! ce fils! Combien Verlaine souffrait de ne pouvoir l'approcher! Georges Verlaine était tout enfant quand sa mère l'avait arraché au mauvais exemple, et depuis elle avait soigneusement évité toute possibilité d'entrevue. C'était une obsession chez le poète: connaître son fils. Bien des fois, à la terrasse d'un café, en voyant passer des jeunes gens, surtout un saint-cyrien ou un polytechnicien il disait:

— Ah! mon fils doit avoir cet âge! S'il était resté avec moi, il serait probablement comme cela, en futur officier, car j'aurais voulu qu'il embrasse la carrière militaire, qu'il soit soldat comme

mon père. Et surtout, surtout! qu'il ne fasse jamais de vers, le malheureux, il ne faudrait pas qu'il fasse des vers!

Et il y avait dans ces paroles un tel accent de détresse! Sa souffrance était d'autant plus vive que l'enfant était à Paris et qu'en somme une faible distance l'en séparait. Une fois il crut que son désir allait se réaliser. Stéphane Mallarmé, qui était professeur d'anglais au lycée Fontanes, avait dans sa classe le jeune Verlaine et il complota de l'emmener avec lui en promenade et de lui faire rencontrer son père — comme incidemment. Mais la mère chaque jour envoyait chercher Georges au lycée, dans la crainte probable qu'il ne fit cette rencontre, et Mallarmé eut peur, en la favorisant, de provoquer une plainte, et il ne mit pas son projet à exécution.

Ici se place une note douloureuse: pen-

dant tout le temps où Verlaine attendit le mot de Mallarmé lui devant fixer l'heure et le lieu du rendez-vous, il errait partout comme une âme en peine, fébrile et doux; et quand il sut l'écroulement de son rêve, il en trembla, disant: « Et voilà huit jours que je ne bois pas pour ce mioche-là! »

Et c'était vrai! La peur d'être vu dans une tenue peu convenable et en état d'ivresse l'avait préservé durant plus d'une semaine de ce terrible vice — qui devait l'emporter.

II

Paul Verlaine n'avait que 51 ans lorsque le 8 janvier 1896 il mourut — à peu près tout d'un coup. Comment mourut-il? D'une cirrhose; une bronchite, d'autre part, avait compliqué un état de santé déjà miné par l'excès des boissons et une existence irrégulière et falote. Son ventre qui avait grossi d'une façon extraordinaire faisait bomber le drap.

Et alors — la nouvelle s'était répandue rapidement sur le boulevard St-Michel — il faut avoir vu dans la chambrette ce défilé d'esthètes équivoques plus ou moins chevelus, avec leurs amies coiffées en hommes. Cazals qui, comme principal ami du poète, s'était installé là, col-

lectionnait les cartes de visite, et prenait le dessin du poète sur son lit de mort. Parmi les visiteurs, il y en avait qui voulaient prendre des croquis et qui restaient là trois heures — surtout pour voir et être vus.

Le surlendemain, il y eut un scandale. Une femme soûle faisait du tapage. Elle avait veillé Verlaine depuis sa mort et criait qu'elle voulait être payée. Les esthètes opposaient à sa réclamation un mutisme dégoûté et de bon ton que la présence du mort légitimait — sans l'excuser. Arrive Léon Vanier:

— Madame, qu'est-ce que vous réclamez?

— On me doit cinquante francs!

— Cinquante francs! Çà n'est pas sérieux, voyons! vous avez travaillé deux jours à peine, enseveli le mort, ça vaut dix francs! Tenez, prenez ces dix francs!

Et voilà Vanier, commerçant toujours prudent, qui remplit un reçu, le fait signer à la soularde, lui donne deux pièces de cent sous et qui l'expulse en disant avec dépit :

— Personne n'avait donc dix francs pour faire partir cette femme?

Personne ne répondit. Ça puait ferme, dans la chambre de l'amie de Verlaine où il s'était éteint : une odeur lourde de plombs, de latrines et de chlore. Le Chef des Odeurs Suaves se tamponnait le nez avec son mouchoir, et de temps en temps, discrètement, s'approchait de la fenêtre pour respirer un peu d'air frais ; mais il revenait vite au chevet du poète pour affirmer par son attitude son admiration contristée aux spectateurs qui continuaient de défiler.



L'enterrement fut plus que correct, sans somptuosité cependant. Il coûta un millier de francs environ.

Le ministre de l'Instruction Publique qui était alors M. Combes, avait envoyé 500 francs, mais comme on voulait faire les choses très bien, Maurice Barrès, le comte de Montesquiou, Ed. Lepelletier et Paul Verola convinrent de se cotiser pour payer les frais supplémentaires. Montesquiou exigeait de la musique, des chantres, une messe avec grandes orgues, des fleurs, — à l'irritation de Vanier qui trouvait qu'un convoi ordinaire était plus que suffisant pour le poète « en guenilles » qu'avait été Verlaine. Qu'aurait-il dit si, vivant encore, il avait assisté aux fêtes officielles!

L'ironie des choses voulut que les honneurs, qui avaient ignoré le poète vivant, le saluèrent de suite qu'il fut mort.

Maurice Barrès avait été trouver Coppée qui avait répondu « vous pouvez disposer de moi pour une somme de trois cents francs environ. »

Entre parenthèses Barrès avait fait aussi des démarches à La Samaritaine pour que Mlle K. put rentrer dans l'emploi qu'elle y occupait avant de devenir la maîtresse de Verlaine. Cette dernière réclamait aussi 400 francs pour les frais que lui avait occasionnés la mort du poète dans son logement.

Bref, Verlaine eut une messe très belle à St-Etienne du Mont, chantée à plein chant par toute la maîtrise, et Théodore Dubois fit retentir le grand orgue du *Pie Jesu* de Niedermeyer.

Au cimetière, Coppée fit un admira-

ble discours de poète et de chrétien, au début pathétique: « Saluons, respectueusement la tombe d'un vrai poète; *inclinons-nous sur le cercueil d'un enfant* »; puis Barrès, Catulle Mendès, Stéphane Mallarmé, Jean Moréas, Gustave Kahn exprimèrent notre unanime émotion.

Le billet de faire-part avait été fait au nom de Charles de Sivry, le musicien qui était le beau-frère de Verlaine, et de son fils Georges Verlaine. Pourtant ce dernier n'assista pas aux obsèques. Il était malade à l'hôpital de Lille. Lui aussi aurait voulu connaître son père, et un hasard malencontreux empêcha une réunion désirée de tous deux. Madame Verlaine, remariée, exprima ses regrets de ce contre-temps et expliqua dans une lettre qu'elle n'aurait pas voulu empêcher son « pauvre enfant de remplir ce devoir sacré. »

Quant aux frais des funérailles, furent-ils tous couverts par les amis qui s'étaient engagés à les assurer? Coppée versa les 300 francs promis — pour le reste il faudrait aller interviewer Barrès ou M. Robert de Montesquiou, car peut-être, y a-t-il lieu, en raison de l'honorabilité certaine de ces écrivains, de n'accueillir qu'avec circonspection l'affirmation de Vanier qui prétendit avoir complété la somme nécessaire.

III

Les discussions de Verlaine et de Léon Vanier sont inénarrables.

Vanier qui était avant tout un marchand — d'ailleurs très connaisseur et qui, en somme, fut l'éditeur attitré du Symbolisme, comme Lemerre l'avait été du Parnasse — souffrait de l'incurie de son protégé, car il considérait Verlaine comme son protégé. Il lui donnait cinq francs par sonnet. Verlaine, aussi altéré fut-il, savait qu'il était inutile d'aller «ta-

per » Vanier, et que ce dernier ne lâcherait sa pièce que contre un poème. « Çà l'oblige à travailler » disait Vanier. Et il exprimait son écœurement de voir Verlaine encenser tel poète (que je nommerai pas) qui lui avait donn écent francs et se livrer constamment à la mendicité.

Le jour où le Comte de Montesquiou paya à déjeuner à Verlaine, chez Foyot, Vanier fut nettement indigné, trouvant que conduire un homme aussi loqueteux dans un pareil restaurant ne pouvait qu'effaroucher la clientèle: « Comme si Verlaine n'aurait pas été mieux à sa place et plus à l'aise chez un bistro quelconque! »

Mais ce qui offensait le plus Vanier, ce qui mettait le comble à son exaspération, était de voir Verlaine arriver chez lui en fiacre: quand Verlaine avait de l'argent, il s'offrait le luxe d'une voi-

ture qu'il prenait Place St-Michel pour aller chez l'éditeur, qui habitait à quarante mètres. Et ce dernier, commerçant hostile par métier et par probité à toute dépense superflue, était d'autant plus furieux de cette folie somptuaire que Verlaine entrait chez lui sans payer la course. Chaque fois le cocher, impatienté d'attendre et peu confiant envers un client aussi mal vêtu, venait réclamer son dû dans la boutique, et il ne fallait pas moins que les supplications véhémentes de Vanier mêlées aux injures du cocher pour décider Verlaine à acquitter sa dette.



Léon Vanier lui confia — toujours pour le faire travailler! — l'écriture de

nombreuses biographies pour sa collection des *Hommes d'aujourd'hui*. Il fit celle de Leconte de Lisle où se trouve (et ceci confirme ce que je dis plus haut sur le goût de Verlaine pour les distinctions) cet aveu d'amour pour l'Académie dont il rêvait comme d'une belle femme inacessible:

« C'est l'Académie, on a beau dire, l'Académie Française, grande fondation d'un grand homme, institution respectable et, au fond, respectée, même des littérateurs ces railleurs par excellence.»

Il écrivit sur Maurice Rollinat qu'il appelle « un virtuose tâtonnant sur le mirliton ». Il se montre pour lui particulièrement cruel: « Enfin Rollinat vint qui le premier en France po-pu-la-ri-sa le satanisme », et il relève « le travail massif, osons dire mastoc, du vulgarisateur. Et puis, quel style! » Notons, en pas-

sant, que Rollinat n'avait pas été édité par Vanier.

Au sujet de Stéphane Mallarmé, il nous apprend que ce dernier avait, dans son âge tendre « nourri secrètement l'ambition de remplacer un jour Béranger » — ce qui est un renseignement qui ne manque pas de saveur.

Il fit la biographie de Villiers de l'Isle-Adam ou mieux « du comte Philippe-Auguste Mathias de Villiers de l'Isle-Adam », celles de Richepin où il est si terrible pour le poète en « baudruche » et pour son livre, « *La Mer* qu'on serait tenté de compléter par la particule mise en arrière », de Barbey d'Aurevilly, le seul qu'il trouve « sérieux, avec M. Léon Bloy, de tous les catholiques littératurants », de Charles Cros, d'Anatole Baju et de bien d'autres. Il fit même la sienne

où il parle de sa conversion au catholicisme :

« L'auteur, blessé cruellement par la vie et aussi, il l'avoue franchement, *victime et dupe d'une longue conduite inconsidérée,* fut amené à se convertir sincèrement et de tout point au catholicisme, oublié depuis sa première communion. »

La biographie qu'il fit d'Arthur Rimbaud fut l'objet d'une de ces âpres discussions dont je parlais tout à l'heure entre l'éditeur et lui. Il y parle des « jambes sans rivales », de Rimbaud et Vanier voulait lui faire effacer l'épithète, prétendant que si Verlaine savait que les jambes de Rimbaud étaient « sans rivales » il n'avait qu'à garder pour lui ce détail. Mais Verlaine ivre et obstiné ne voulut rien savoir, prétendant avoir parlé des jambes de Rimbaud « *au moral* ». Ses

jambes étaient sans rivales — *moralement*!

Et Vanier, vaincu, étendait le débat en l'accusant de faire ses biographies de *chic*, sans jamais prendre la peine de se documenter. Et pour la seule fois où il apportait un document vécu, c'était un document plutôt regrettable....

*
**

Le résultat fut qu'il y eut scission entre l'éditeur et l'auteur. Déjà Verlaine avait été donner à *La Plume* son livre *Dédicaces*, et il alla y porter un jour un sonnet contre Vanier, que Deschamps, le directeur de la revue, publia et que voici:

Fable ou Histoire

A Léon Vanier.

Le poète mourant de faim
Selon l'incurable légende
S'en alla frapper à la fin
Chez un éditeur de sa bande,

Sa bande, car ce sont bandits
Que tels éditeurs de poètes
A l'effet d'un maravédis
Ou deux pour rompre ses diètes ;

L'éditeur qui venait de ne
Vendre qu'une édition toute
Répondit, bref, mon cher, vous me
Volez comme sur la grand'route.

Le poète toujours serein
Et toujours serin, lui réplique :
Des voleurs comme moi, je crains
Qu'il n'en soit pas assez pour le bien de la
[République.

Vanier ne s'émut pas outre mesure. Il possédait déjà ce sonnet, mais dédié « A Léon Deschamps ». Un jour que ce dernier l'avait traité de voleur — paraît-il, Verlaine avait été chez Vanier gagner cent sous en portant ces vers qu'il avait intitulés *Anecdote*. Il n'avait eu qu'à changer le titre et la dédicace pour les porter au commerçant rival, le jour ou Vanier lui déplût à son tour.

*
**

En réalité, Paul Verlaine fut comme tous les malheureux que possède un vice: un homme chez qui le besoin de satisfaire sa passion éteignait tout scrupule. Il fut maintes fois sur le point d'aller demander un secours à sa femme.

Sa femme! Il avait conservé pour elle

une sorte de culte. Même à ses pires heures d'ivresse, même en parlant de ses amies, il n'évoquait jamais le souvenir de sa femme qu'avec l'amour le plus respectueux. Il l'avait profondément aimée; il rappelait les vers qu'elle lui avait inspirés et il regrettait toujours la vie claire qu'il aurait pu vivre auprès d'elle.

Ce fut un doux poète et un pauvre homme, le vrai poète de la légende, victime de son âme et victime de ses instincts. Il mendia et fut généreux, car, s'il fut aidé, que de grues faméliques et de poétaillons sans vergogne ne secourut-il pas de sa bourse les rares jours où les billets y affluèrent — car il eut des jours de fortune.

⁂

Ce fut un pur poète, grand par le cœur et vil par la chair. Pourquoi ne pas le dire? Pourquoi ne pas voir notre Verlaine tel qu'il est — tel qu'il fut?

Pourquoi un gouvernement, en prurit d'atticisme, accapare-t-il un poète célèbre et entend-il le passer au ripolin des convenances pour le présenter à la société française, à la *bonne* société française?

IV

Paul Verlaine a écrit des poèmes exquis — poèmes très rares d'ailleurs, qui brilleront comme de purs joyaux dans la production poétique de la fin du XIXe siècle.

Mais ce ne fut pas pour ces poèmes qui appartiennent pour la plupart à ses premiers recueils (et dont la fraîcheur de sentiments détonne parmi la froideur des Parnassiens) — que les jeunes firent de lui un « Prince des Poètes ». Ils le

portèrent au pinacle pour son manque de souffle et l'incohérence mystique de sa pensée.

Pour Verlaine qui osa parler de « l'avachissement » des poèmes et des romans de la dernière période de Victor Hugo, quel mot synthétiserait ses hoquets des dernières années — hoquets de disomane où de temps en temps luit une expression heureuse, comme un éclair de raison dans les propos d'un dément?

Les jeunes déploraient, certes! sa fidélité au vers régulier — qu'il malmenait pourtant, malgré lui, en ivrogne demeuré respectueux — mais ils lui savaient gré d'avoir inventé cette « musique » par laquelle il berçait sa capricieuse mélancolie, et dont l'écho les a tous dévoyés.

Paul Verlaine a été aimé par eux, pour ses défauts. Ils ont fait de son indiscipline morale le modèle de leur indiscipline intellectuelle.

V

Lorsque M. Robert de Montesquiou écrivit de Verlaine :

« Celui qui n'avait rien remporté — *ni d'ailleurs regretté* — des soi-disant dignités officielles, et à qui s'étaient refusées, non moins obstinément, non moins injustement, les aveugles richesses », il fit, à son habitude, de la mauvaise littérature.

Car Verlaine aspirait beaucoup aux honneurs — et si les « aveugles riches-

ses » l'avaient visité, elles auraient, une fois de plus, récompensé un être dévoyé qui était loin de les mériter.

Il ne faudrait pas trop, à propos de Verlaine, évoquer les grandes ombres des poètes malheureux comme Hégésippe Moreau, Imbert Gallois, Glatigny, etc, et selon la formule romantique, incriminer le béotisme bourgeois. Si on avait tenté pour lui de monnayer la pitié du public éclairé, comme nos aïeux le voulurent faire pour Lamartine vieilli, on n'aurait réussi qu'à enrichir son débitant d'absinthe.

On peut être un poète et ne pas éprouver le besoin de vivre aux crochets de ses admirateurs. Il est des jeunes gens très doués qui acceptent, douloureusement peut être mais noblement, les servitudes de leur pauvreté, et qui ne con-

sidèrent pas que leur talent leur donne le droit de mener une vie éculée.

Il est assez notable que chaque fois que nous accusons la société de se montrer marâtre envers un écrivain, nous soyions obligés de passer une éponge trop indulgente sur ses vices — vices que nous ne passerions pas à un calicot.

Il avait tant de talent! Oui, mais est-ce une excuse? Il faudrait peut être revenir de cette conception archaïque qui veut qu'un élu des Muses ne soit pas déplacé à la Cour des Miracles.



M. Jean Richepin a accusé Paris « d'avoir laissé vivre et mourir dans la misère un homme comme Verlaine. »

Le Théodore Botrel des *Gueux* devait verser ce pleur sur un poète qui

avait pris au sérieux son rôle de vagabond. Si au lieu de faire entendre des plaintes d'une tendresse discrète, Verlaine avait poussé des cris de révolte farouches et terrifiants — « et si délicieux! ma chère » — il aurait fait pâmer les petites « cousines », et toutes ces dames des salons les plus fermés l'auraient écouté avec des frissons voluptueux. Mais ce Verlaine.... quel maladroit chemineau! qui, au lieu de prendre la route qui conduit à l'Institut, s'engage sur celle qui mène à l'hôpital! Evidemment, c'était la faute de Paris qui n'avait pas mis de poteau indicateur.

En vérité cette saleté morale et physique qui entoura Verlaine — et ces filles, et ces déclassés et ces marchands de vin — tout cela n'est guère imputable à notre ingratitude.

Je ne lui en fais pas un reproche. Qui

a le droit de juger autrui? Sait-on l'atavisme qui pesait sur Verlaine?

Mais je m'élève contre cette adulation intéressée qui exige pour le poète notre admiration absolue, et notre mea culpa pour la détresse de l'homme.

Aujourd'hui la bourgeoisie officielle qui l'accapare (et qui s'en sert pour donner aux masses des leçons de morale patriotique!) s'indignera contre ces révélations, criera au sacrilège. Comme si pour la connaissance d'une âme, la vérité n'était pas plus précieuse que tous les discours des hommes politiques qui se satisfont par des mots.

Que dirions-nous si des héritiers trop épris de moralité, ou des historiens bien pensants nous avaient présenté un Villon ami du guet et disant dévotement son chapelet?

ARRAS

et

PAUL VERLAINE

I

Paris-Arras !

Enfin on peut aller de Paris à Arras! On y va comme à un pèlerinage.

Dirais-je que la réclame faite aux villes martyres par d'astucieux entrepreneurs de voyages me choque un peu? Cette visite aux pierres blessées me semble indécente comme une entrée tumultueuse dans un hôpital.

Peut-être ai-je tort? Ces pélerins, quoique peu recueillis, ont quelque tenue, et la curiosité qui les conduit à travers

les champs de bataille n'est pas forcément malsaine.... N'importe! Je ne puis me défendre contre un certain malaise et ces regards sur ces ruines me semblent trop indifférents.

Pas assez déférents serait plus juste. C'est mon cœur d'arrageois qui s'est réveillé, certainement; j'éprouve le sentiment d'un amoureux qui voudrait voir l'objet de sa dilection apprécié par tous ceux qui le regardent. Cette ville où je suis né, je ne l'avais pas revue depuis vingt-cinq ans, je n'y compte plus de parents; quelques amis chers de mon adolescence y sont demeurés.... mais un arrageois vient plus facilement à Paris qu'un parisien ne va à Arras, si aucune affaire ne l'y appelle. Si pourtant.... je l'avais revue cette vieille cité aux joies un peu libres, avec ses rues étroites et paisibles et son collège familial où des

maîtres admirablement intentionnés perfectionnèrent en moi le goût des belles-lettres (alors que m'accablait le mépris, hélas! mérité, des professeurs de physique et de mathématiques), je l'avais revue.... au cinématographe, durant la guerre. C'avait été en moi comme le réveil d'une ancienne affection.

La vie m'avait éloigné d'Arras; j'étais tellement pris par Paris que je n'y pensais plus guère et voilà que la vue de ses maisons en ruines, de ses merveilles architecturales effondrées, de toute cette dévastation qui la laissait mutilée, me remuait profondément, faisait de moi un spectateur tremblant d'émotion.

Et je suis revenu vers Elle, non comme un curieux, mais (et Verlaine aurait approuvé cette expression) comme un pécheur repentant.

⁂

Oui! Verlaine aurait approuvé cette expression, non point seulement en raison de son parfum religieux, mais aussi parce qu'elle m'était suggérée par Arras. Il aimait cette ville, et il m'en donnait les raisons dans une lettre — demeurée inédite — qu'il m'écrivit en 1890 de l'hôpital Broussais où un docteur ami le faisait admettre aux heures de dénuement et de souffrance. En voici le passage le plus suggestif — et si intéressant d'autre part au point de vue documentaire:

« *Ma famille maternelle est d'Arras et des environs. Ma mère était une Dehée, un nom qui ne doit pas vous être inconnu, de même que le vôtre ne me l'est*

pas depuis longtemps. J'allais, enfant, chez des parents à deux lieues d'Arras et environs, Fampoux, Rœux, Plouvain, et dans le Nord, Lécluse, Douai. Dans les dernières années, de 1875 *à* 85, *ma mère était revenue à Arras et j'allais la voir souvent. Je connais donc à merveille la bonne vieille cité arrageoise, sa bière, son beffroi et ses casernes. Mon père, capitaine au* 1er *et au* 2e *du génie y avait tenu garnison maintes fois, du temps où les régiments voyagaient beaucoup. J'aime bien ce pays de la Scarpe, son paysage qu'il faut chercher mais qu'on trouve, ses habitudes patriarcales et jusqu'à son patois.* »

Ailleurs il me parle de son article *Vieille Ville* que la revue *Art et Critique* venait de faire paraître:

« *Je vais réimprimer — disait-il — ce fragment dans un volume qui paraîtra au*

printemps. Si quelque observation, quelque rectification devait y être faite, je vous serais bien obligé de m'en écrire. »

*
**

Cette *Vieille Ville*, à laquelle Verlaine avait consacré de très longues lignes.... c'était Arras. Il faut relire dans *Art et Critique*, (périodique depuis longtemps décédé, et que dirigeait M. Jean Jullien) ce dithyrambe à la louange de cette ville. Il l'avait intitulé *Fragment d'un livre perdu*. Est-ce parce que Arras lui avait inspiré de plus nombreuses pages encore.... un volume tout entier? Je l'ignore, mais les pages qui nous ont été heureusement conservées sont du plus grand intérêt, je dirais même d'un inté-

rêt plus poignant, aujourd'hui que la plupart des monuments dont il fait mention ont été frappés ou abattus.

Le début est tout de grâce, de cette grâce naïve et franche qui par ailleurs particularise son génie poétique, une grâce qu'il avait dans la vie pour les êtres et pour les choses qu'il aimait :

C'est une ville de province bien reculée, presque inconnue, même des artistes, même des curieux, par ce temps qui se donne pour amoureux de pittoresque et d'inédit, Arras, pour nommer la pauvrette par son nom, qui fut illustre et dont rien, je vous assure, n'a fait démentir la gloire archéologique tout au moins.

Arras m'est chère pour mille motifs, liens de famille, le calme et la suprême beauté de son ensemble. J'y séjourne souvent, bien que je n'y réside pas et

je connais à fond la ville, les habitudes et les habitants.

Vingt-sept ou vingt-huit mille âmes sur un périmètre assez restreint donnent à la ville une gaieté douce et bon enfant que le caractère flegmatique et le parler gras (là-bas on prononcerait gueras) des citadins et des contadins immédiats maintiennent dans un demi bruit très plaisant. Aux seuls jours de marché, trois par semaine, cette sourdine se hausse un peu vers le matin et sur le soir.

Voilà un croquis en raccourci qui ne manque pas d'exactitude, pour qui a été enfant, se promener près du Crinchon, pour qui a « fait le tour des remparts.»

Suivons Verlaine dans Arras devant les portes de la ville, par lesquelles passent les « ânières » que secouent rudement leurs montures surchargées de verdure à leurs deux flancs. Quelques-unes, vieil-

les commères ou femmes mûres, arborent à leurs dents la courte pipe noire au « toupet » traditionnel.

C'est là un détail qui l'a frappé, que celui des vieillardes des villages voisins — d'Achicourt surtout — arrivant le samedi, montées sur leurs ânes et fumant la pipe. Il dit vrai: « une courte pipe noire » qui, mal prise dans leurs bouches édentées, se tenait souvent la tête en bas. Je les rencontrais quelquefois, lorsque tout gamin, je gagnais le collège et ce n'est que plus tard que j'ai compris leur singularité.

Il y a de cela une quarantaine d'années, à peu près, les coutumes changeaient peu et nous en étions nous-mêmes tellement imprégnés que nous ne songions pas à nous étonner.

« Les baudets d'Achicourt » et « les carottes d'Achicourt » nous semblaient avoir

existé de toute éternité. N'avions-nous pas un peu raison? Pour reprendre Arras aux Espagnols et connaître auparavant « le fort et le faible » de la ville, l'espion (qui devait devenir le maréchal Fabert) avait pénétré dans la place, déguisé en paysan et portant sur le dos « un sac de carottes d'Achicourt ». C'est un historien honnête-homme au sens parfait du mot — C. Le Gentil — qui dans son livre *Le vieil Arras* raconte l'anecdote, et il ajoute que Louis XIII montra à la Cour le porteur de carottes en disant « sans ce brave homme je ne serais pas maître d'Arras. »

Comme quoi Achicourt a participé à la reprise d'Arras!

Donc, nous allumions nos cigarettes — clandestines — au « toupet » des pipes des ânières plus ou moins obligeantes, sans nous émouvoir autrement; mais Ver-

laine, venu d'ailleurs, avait observé en curieux cette arrivée au marché d'Arras des marchandes de légumes et dans son livre *Dédicaces* se trouve un sonnet à Irénée Decroix où il les immortalise:

Où sont les nuits de grands chemins aux
[chants bachiques
Dans les Nords noirs et dans les verts
[Pas de Calais?
Et les canaux périculeux vers les Belgiques
Où, gris, on chavirait en hurlant des cou-
[plets?

Car on riait dans ces temps-là. Tuiles et
[briques
Poudroyaient par la plaine en hameaux
[assez laids;
Les fourbouyères, leurs pipes et leurs bour-
[riques
Dévalaient sur Arras, la ville aux toits
[follets,

Poignardant, espagnols, ces ciels épais de
[Flandre.
Douai brandissait de son côté, pour s'en
[défendre,
Son lourd beffroi carré, si léger cependant;

Lille et sa bière et ses moulins à vent
[sans nombre
Bruissaient. — Oui, qui me rendra, cher
[ami, l'ombre
Des bonnes nuits, et les beaux jours au
[rire ardent?

Verlaine qui a tout examiné avec l'attention précise d'un amateur d'art, a même noté la maison qui sur la Grand'-Place « y fait disparate » — maison qui est habitée actuellement par un mien ami, musicien de talent apprécié, M. Alix Baccuez. Il dit qu'elle constitue « une exquise relique du *Moyen-Age* », et peut être a-t-il raison. Je dis « peut être » parce que Verlaine se trompe quelquefois.

Ainsi on remarquera dans le sonnet que je viens de citer, l'allusion qu'il fait aux toits espagnols d'Arras; dans *Vieille Ville* il commet la même erreur en parlant de la Petite Place et de la

Grande Place « dont les maisons *espagnoles* du commencement du XVI[e] siècle alignent leurs pignons et leurs arcades dans un ordre parfait. »

Or, toutes ces maisons sont de plus pure architecture flamande, et si je ne l'appris pas à Paul Verlaine lorsqu'il me fit l'honneur de solliciter mes observations sur son travail, c'est que moi aussi, comme la majeure partie des habitants d'Arras, je l'ignorais. C'est une légende qui court là-bas et depuis des âges; j'avais toujours entendu parler des maisons *espagnoles* de la Grande Place et de la Petite Place et Verlaine, comme moi, avait obéi à la croyance populaire, sans en contrôler le bien-fondé.

⁂

Les hasards des traités, si nombreux à ces époques lointaines où les pays constituaient des biens de famille qui changeaient de maîtres par le jeu des alliances, avaient fait Philippe le Beau, Comte d'Artois; et le Comté était ensuite passé à son fils Charles d'Autriche, devenu plus tard Charles-Quint. Bref, de cette domination espagnole qui dura environ un siècle et demi, de 1492 à 1640, il ne semble pas qu'il soit resté, ni dans les mœurs des habitants ni dans l'architecture, des traces bien appréciables. Je n'ignore pas que l'on attribue à la survivance de cette ancestralité le type de certains bruns très accusés mêlés à la blondeur flamande. Peut-être y a-t-il quelque vérité dans cette supposition, quoique dans une ville (et c'est surtout dans Arras que ce type brun se rencontre et non — ou sinon très rare-

ment — à la campagne) où au cours des années vinrent forcément s'établir des familles d'autres contrées, il peut être d'origine aussi bien française qu'étrangère.

Je crois qu'il ne faut pas prêter une importance trop grande aux « dominations » de jadis et ne les point considérer avec notre optique d'aujourd'hui. Je vais probablement me faire bafouer par des historiens prêtant aux textes une importance exagérée, mais lorsqu'une région passait ainsi aux mains d'un autre prince, ce dernier, qui ne pouvait encore avoir la conception de nationalité que nous avons aujourd'hui, ne songeait guère à en changer les habitants. Ceux-ci généralement devenaient ses sujets, disposés à une fidélité aussi soumise que celle qu'ils témoignaient à leur ancien maître.

Il y avait alors de par l'Europe des villes qui étaient placées — par la force ou par les unions — sous la suzeraineté de rois étrangers et où ceux-ci ne jugeaient point utile d'envoyer leurs compatriotes pour en modifier la mentalité. C'est même à tort que j'emploie ici le mot « compatriotes ». La soldatesque n'avait guère de patrie, elle était composée de gens de métier qui allaient prendre du service partout où on consentait à les employer; les peuples, d'autre part, n'étaient point encore familiarisés avec l'idée de « nation ». Ces occupations étaient donc surtout administratives, et j'estime qu'il ne faudrait pas prêter une lignée trop persistante aux quelques rares fonctionnaires ou hommes de troupe qui maintinrent à Arras la domination espagnole.

*
**

Voilà une glose bien longue à propos de l'ignorance en matière architecturale de Verlaine. Ignorance! Le mot est gros et injuste, parce que lorsque Verlaine s'étend sur les églises d'Arras — et il s'y étend longuement et complaisamment — il a pour décrire leurs beautés des épithètes souvent louangeuses et toujours exactes. Il est admirablement renseigné non seulement sur le présent, mais sur le passé des « treize églises paroissiales qui dressaient avant la Révolution leurs graves et délicates architectures du sein dentelé de la cité », et dont une seule, St-Jean-Baptiste, était restée, vestige intéressant du XVe siècle, très ri-

chement et savamment restaurée il y a quelques années. Sa piété semble le diriger, et il passe en revue les chapelles et les églises comme un dévot inspiré par sa foi. Il n'en oublie aucune, depuis ce merveilleux spécimen de l'architecture monacale du XVIII[e] siècle qu'est l'Abbaye de Saint-Waast jusqu'aux chapelles des Ursulines, du T.-S. Sacrement, des Chariottes et même des Vieillards. Il raconte avec un amour humilié toute l'histoire miraculeuse du Cierge d'où naquit Notre Dame des Ardents, mais il a une dilection particulière pour une église édifiée en 1866 dans les « Basses Rues », par un architecte, que Verlaine qualifie à juste titre « d'architecte de génie », M. Grigny. C'est l'Eglise Saint-Géry. Tout jeune, j'habitais chez mes parents auprès de cette église un peu triste dans son cadre si paisible, si

parfaitement « province », et ses cloches le matin brisèrent maintes fois mon sommeil d'enfant. Or, ce qui, dans cette église, avait le plus frappé Verlaine était un grand crucifix de bois « merveille sauvée à grand'peine du pillage des couvents en 1792 », il en admirait « la mesure dans l'originalité profonde, l'inédit de ses lignes classiques, la toute pénétrante douceur de sa sévérité, et la scrupuleuse perfection des moindres détails. » Ce Christ était resté chez Verlaine une obsession ; il en parlait parfois, et avec une admiration si profonde qu'un jour Germain Nouveau, étant à Arras, en prit une copie et l'offrit à Verlaine. Celui-ci en fut si heureux qu'il écrivit le poème suivant — qui doit trouver sa place dans cette étude consacrée à Arras :

UN CRUCIFIX

Eglise Saint Géry, Arras

Au bout du bas côté de l'église gothique,
Contre le mur que vient baiser le jour
[mystique
D'un long vitrail d'azur et d'or finement
[roux,
Le Crucifix se dresse, ineffablement doux,
Sur la croix peinte en vert aux arêtes
[dorées,
Et la gloire d'or sombre en langues échan-
[crées
Flue autour de la tête et des bras étendus,
Tels quatre vols de flamme en un seul
[confondus.
La statue est en bois, de grandeur naturelle,
Légèrement teintée et l'on croirait sur elle
Voir s'arrêter la vie à l'instant qu'on la
[voit.
Merveille d'art pieux, celui qui la fit doit
N'avoir fait qu'elle et s'être éteint dans
[la victoire

D'être un bon ouvrier trois fois sûr de sa
[gloire.
« Voilà l'homme ! » Robuste et délicat pour-
[tant,
C'est bien le corps qu'il faut pour avoir
[souffert tant,
Et c'est bien la poitrine où bat le cœur
[immense :
Par les lèvres le souffle expirant dit « Clé-
[mence »
Tant l'artiste les a disjointes saintement,
Et les bras grands ouverts prouvent le
[Dieu clément
La couronne d'épine est énorme et cruelle
Sur le front inclinant sa pâleur fraternelle
Vers l'ignorance humaine et l'erreur du
[pêcheur ;
Tandis que, pour noyer le scrupule empê-
[cheur
D'aimer et d'espérer comme la Foi l'en-
[seigne,
Les pieds saignent, les mains saignent, le
[côté saigne ;
On sent qu'il s'offre au Père en toute charité,
Ce vrai Christ catholique éperdu de bonté,
Pour spécialement sauver vos âmes tristes,
Pharisiens naïfs, sincères jansénistes !

— Un ami qui passait, bon peintre et bon
[chrétien
Et bon poète aussi — les trois s'accordent
[bien —
Vit cette œuvre sublime, en fit une copie
Exquise, et surprenant mon regard qui
[l'épie,
Très gracieusement chez moi vint l'oublier.
Et j'ai rimé ces vers pour le remercier.

Août 1880.

***

Paul Verlaine n'avait pas, comme la plupart des Français, attendu que les Allemands donnent à Arras une douloureuse célébrité pour en goûter les beautés. Son jugement sur l'Hôtel de Ville mérite d'être retenu :

« *L'Hôtel de Ville d'Arras est sans contredit le plus considérable et le plus splendide de tous ceux du Nord de la*

France, je pourrais ajouter de la France entière, en tant que relique de l'ultime moyen-âge municipal, car que sont les hôtels de ville de Paris, Lyon, Reims, sinon des fantaisies royales des temps de la royauté hors de pages et absolue, — appartenant, ceux-ci à la Renaissance, les autres aux siècles subséquents, sans caractère primitif ni puissance quelconque d'impression historique. »

Il analyse toutes ses parties, déplore certaines restaurations, loue par contre « des choses exquises dans la partie neuve », s'extasie devant l'antique « façade principale et ses hautes fenêtres ogivales hardiment campées sur sept arcades, et ses vingt-trois croisillons rouges à girouettes d'or de son énorme mais si gracieuse toiture. »

Et enfin, il arrive au Beffroi:

« *Un prodigieux beffroi, paradoxalement mince, fuselé de mille caprices, dresse jusqu'aux nuages, un peu à droite du corps de la façade en vertu de cette irrégularité qu'observera tout architecte visant au grand, sa masse colossale et légère. Le prestige de l'unique et la puissance de l'unité allongent encore, en même temps qu'elles l'amplifient au second coup d'œil, cette tour forte et charmante, emblème et orgueil de la cité.* »

Le beffroi! le beffroi, « emblème et orgueil de la cité ». Et combien le poète a raison! Et ici je veux placer une anecdote tragique qui me fut rapportée par un excellent ami, esprit de haute culture, arrageois demeuré obstinément fidèle au clocher natal — même pendant le bombardement —: M. Georges Waterlot.

On sait que pendant la chute des obus, les quelques rares habitants restés là-bas s'abritaient dans les caves. Or écoutez ce fragment de lettre de mon ami, lettre qui fut écrite en 1915 dans un moment pathétique pour cette ville, et pour la France :

« *Quand le Beffroi « dont la couronne était fermée comme celle des princes » s'est écroulé lentement sur lui-même après avoir résisté à des centaines d'obus, plus de cent personnes, qui depuis des heures étaient terrorisées dans les caves, oubliant les obus et le danger, remontèrent sur la Place. Les uns criaient, insultaient ; quelques-uns agitaient leurs chapeaux. Presque tous pleuraient.* »

Je suis persuadé que ce n'est pas parce que Arras m'est chère que je ne puis lire ces simples lignes sans être étranglé d'émotion. Il y a là un phénomène

d'ordre noblement sentimental que cette guerre hélas! nous permit de constater trop souvent. Combien de fois l'apostrophe du poète:

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache â notre àme et la force d'aimer?

A-t-elle passé sur nos livres — et dans nos cœurs!

Tous nous avons mêlé nos larmes aux larmes des pierres. Et j'ai perçu toute la puissance de ce sentiment lorsque devant le Communiqué relatant les premiers obus sur la cathédrale de Reims (en octobre 1914 si mes souvenirs sont exacts) j'ai vu des hommes du peuple blémir et serrer les poings. Nous vivons avec indifférence parmi l'architecture de nos villes et les vieilles maisons et — comme lors de la perte soudaine de parents âgés — nous sentons tout à coup quelle part

elles avaient dans notre vie. Tous ces murs gardaient l'écho des voix d'autrefois, « des voix chères qui se sont tues » pour employer encore une expression divine de Verlaine; ils sont comme l'âme pétrifiée du passé.

Un écrivain italien, rencontré l'autre soir et avec qui j'évoquais certaines heures lugubres des années mortes, prononça au cours de la conversation:

— Venise est tout de même sauvée!

Et ce mot était comme un soupir de soulagement, décelait l'angoisse de cet esprit de claire intellectualité ayant craint d'irréparables désastres. On dit: les vies humaines sont plus précieuses que n'importe quel monument. Nous le disons et nous ne le pensons pas. Interrogez-vous, et vous constaterez que cet athée, que cet impie, que ce mécréant auraient sacrifié des divisions entières pour sauver une

cathédrale! Nous déplorons encore la perte de la bibliothèque d'Alexandrie alors que nous ne songeons guère aux souffrances que ses habitants durent endurer. Dans un siècle on ne pensera pas plus aux poilus que nous ne pensons aux soldats de la retraite de Russie, mais nombre de gens s'affligeront encore devant les vestiges des monuments détruits.

Des habitants d'Arras, de ces bourgeois attachés à leur ville comme des croyants à leur idole auraient donné leur vie pour préserver le beffroi si un tel sacrifice avait été possible. Et lorsque M. Georges Waterlot, après avoir relaté le fait lamentable, ajoute en parlant de ses concitoyens en pleurs devant le beffroi écroulé: « L'âme d'Arras, exhalée par ces ruines, était en eux», je sens qu'il exprime une vérité profonde, dont

la profondeur échappe à la sécheresse d'un raisonnement.

Le Beffroi! « Ch' Beffro et ch' guetteux! ». Que de poètes ont chanté ces anciens beffrois des villes nordiques! Je veux rappeler ici les vers prenants de M. Paul-Auguste Massy qu'il me dédia dans son livre *Choses de Flandre et d'Artois*.

LES BEFFROIS

Oh ! les beffrois, les vieux beffrois d'aspect
[farouche,
joyaux évocateurs naïvement ouvrés,
dont la légende autant que l'histoire nous
[touche,
et que leur âge et leur beauté rendent sacrés !

Ils sont restés chez nous l'orgueil de la
[commune :
là vibrait comme y vibre encore son cœur
[loyal,
là chantaient ses espoirs, là grondaient sa
[rancune
et ses défis jetés au monde féodal.

Et les blocs de granit, dont on fit les
[assises
d'où vers le libre azur vont d'un jet s'é-
[lançant
ces gardiens éternels des antiques fran-
[chises,
furent liés et cimentés avec du sang.

Chaque pierre ajoutée à leurs fleurons
[étranges
atteste les vouloirs des aïeux révoltés
et clame les horreurs des humaines ven-
[danges
qui mirent tant de pourpre au blason des
[Cités.

Et toujours, portant haut et ferme ta ban-
[nière,
o Flandre des tocsins et des clairs carillons !
superbes, face au vent qui fouette leur
[crinière,
tu vois à leur sommet se dresser tes lions.

Et il n'est pas que des poètes comme M. Paul-Auguste Massy dont la jeunesse fut bercée par leurs carillons, mais d'autres aussi, nés sous des cieux plus

éclatants, furent séduits par la grandeur et la poésie de leurs traditions. Voici la pièce — d'ailleurs dédiée à Paul Verlaine — que l'on peut lire dans le livre de vers de Pierre Dévoluy, *Bois ton Sang*. Dévoluy, nature sensitive, fut à Arras assez de temps pour en comprendre le charme spécial, et pourtant il était loin d'être des nôtres, puisqu'il devint... capoulié du Félibrige :

LE BEFFROI

Enfin la brume a fui, le ciel d'Avril flam-
[boie.
Le Beffroi dans l'azur porte sa flèche d'or
Et, par les matins clairs, sur la ville qui
[dort,
Egrène avec lenteur un carillon de joie.

Le Beffroi haut et svelte est un vieux
[combattant,
Gardien de la Cité depuis les jours an-
[tiques ;

Il ouvre aux quatre vents ses fenêtres go-
[thiques,
A son faîte un guetteur, comme autrefois,
[attend.

Jours de joie ou de deuil, sa campanile
[vibre,
On a planté sa flèche aux griffes d'un
[Lion,
Et son airain gronda pour la Rébellion
Pour la vieille Franchise et la Commune
[libre !

II

Si les Français en général ignorèrent Arras, cette ville intéressa néanmoins maints artistes et maints littérateurs.

Depuis Jules César cette antique cité a occupé l'histoire et si l'historien la rencontre souvent au cours des époques héroïques, forcément le romancier et le poète en firent parfois le paysage de leurs actions ou de leurs rêves. D'Artagnan parlant d'Arras dans ses *Mémoires* oblige Alexandre Dumas à la nommer

dans *Les Trois Mousquetaires* où un de ses héros boit un verre de vin à l'auberge de la Herse d'Or.

Arras a un si merveilleux passé intellectuel! Déjà au XIII[e] siècle, « notre province d'Artois, dit M. Cavrois, affectionnait presque exclusivement les formes poétiques, tout s'y disait et se racontait en vers ».

Et pour prouver combien cette langue romane a laissé de traces dans le patois des paysans de la contrée, M. Cavrois cite un passage de *La légende du Sire de Créquy.*

Le Sire de Creki adonc ne feut occhi,
Reprint li chievalier ; car, dame, le veuchy ;
Ravisiez ben, chez mi !

MM. Alfred Jeanroy et Henri Guy, professeurs à l'Université de Toulouse ont retrouvé et publié des « chansons

et dits artésiens du XIII[e] siècle » qui sont presque tous du genre satirique. Les arrageois — « les boyaux rouges » — ont conservé d'ailleurs ce goût de la moquerie et même de l'insubordination. Il y a là une pièce d'un nommé Jean Auris intitulée *Les miracles de Saint-Tortu*, patron des ivrognes, dont le héros trouve la Grande Place trop étroite pour ses zigzags d'homme soûl :

Si fait du Grant Markié ruèle.

Et que de citations pourrions-nous faire d'Audefroid le bâtard qui inventa la romance, de Courtois d'Arras « qui poussa jusqu'au lyrisme son admiration pour sa ville natale », de Baude Fastoul et de tous ceux qui illustrèrent ce Puy d'Arras, auquel M. Arthur Dinaux a consacré un livre savant.

Je voudrais qu'un érudit, amoureux de sa ville, recherchât, avec plus de pré-

cision et plus de soin que je n'en puis mettre ici, tous les passages des livres de littérature où Arras se trouve citée. Ce serait pour les curieux d'histoire locale un document du plus grand intérêt, depuis ce poème du XIII[e] siècle que publia le savant M. Guesnon et qui s'appelle *La Bataille d'Enfer et de Paradis* (et l'Enfer c'est Arras et le Paradis: Paris!) jusqu'au *Sabbat de Mofflaines*, une nouvelle de Marcel Schwob; depuis le *Congé* d'Adam de la Halle qu'il dut écrire vers 1250 jusqu'aux descriptions si picturales de son homonyme à travers les âges: Paul Adam.

***

Lors de la fête commémorative d'Adam de la Halle, en 1896, Jean Riche-

pin qui n'est pas artésien (Gill disait de lui: « ce touranien est partout chez lui »), a cependant trouvé les accents les plus justes pour remercier le vieux maître de nous avoir convié:

A tel repas frugal, composé pour tous plats,
De ceci, qu'on déguste au fond de quelque
[échoppe :
Le beurre du pays en tartine, et la chope.
Ton œuvre, Maître Adam de la Halle, est
[ainsi.
Qu'ils la méprisent, ceux qui ne sont point
[d'ici !
Mais pour les gens du nord, c'est le nord
[qu'elle fleure,
C'est sa petite bière et le sel de son beurre ;
Et tant qu'on en aura chez nous le nez
[friand,
Ton nom ressuscité dans ce jour souriant
Reverdira toujours comme une primevère,
Maître Adam-le-bossu d'Arras, maître trou-
[vère !

Richepin nous dirait que c'est sa reconnaissance de poète qui l'inspira —

sa gratitude pour les « vieux maistres du gay sçavoir » qui a fait écrire aussi à M. Henri Potez dans une très heureuse ballade archaïque à la gloire d'Adam « le Boçu »:

La vérité toujours vault qu'on la die:
Bien que je soys natif de Picardie,
Et que Flamand par mon hostel je soys,
Il n'est bon cidre ailleurs qu'en Normandie,
Il n'est bons vers que d'Arras en Artois.

Pourquoi l'appelait-on Adam le Bossu? A cause de son esprit probablement, et non d'une difformité physique qu'il se défend de posséder:

On m'appele bochu, mais je ne le suis mie.

Rappelons les deux premières strophes du *Congé* de ce vieux poète lyrique Adam de la Halle; elles sont fort instructives. Il avait à se plaindre de la ville; des dissensions bourgeoises l'en

chassaient, mais on sent sous sa rancune un tel regret de la « très douce vie » qu'il y menait !

Arras ! Arras ! ville de luttes
Et de haines et de querelles,
Vous qui jadis étiez si noble,
On va disant qu'on vous restaure.
Mais si Dieu le bien n'y ramène
Je ne vois qui la paix remette.
On y aime trop croix et pile,
Chacun en cette ville triche...
Adieu, de fois plus de cent mille !
Ailleurs vais ouïr l'évangile,
Car ci ne fait-on que mentir.

Bien qu'Arras on ait fourvoyé,
Encor est-il resté des bons,
De qui je veux prendre congé,
Qui ont mené de grandes festes
Et souvent beaux festins donné,
Dont l'usage est si bien déchu,
Car on y a si prés fauché
Qu'on leur a tout coupé le pied....
Adieu amour, très douce vie,
La plus joyeuse, la plus gaie
Qui puisse être hors paradis !

Cette forme du *Congé* « variations sur le thème de l'amour *courtois* » avait été inventé par un autre artésien Jean Bodel — Jean Bodel qui, avant de mourir de la lèpre adressa un adieu poétique de 42 strophes à ses bons amis d'Arras.

Jean Bodel et Adam de la Halle furent les auteurs de pièces. — *Le Jeu de Saint Nicolas, le Jeu de la Feuillée ou le Jeu Adam, le Jeu de Robin et de Marion* — qui sont, a écrit M. Gaston Paris « ce que le moyen-âge a laissé de plus remarquable en fait de poésie dramatique. » Et leurs personnages, par une survivance du touchant esprit traditionnaliste des vieilles provinces françaises, servent encore de protagonistes dans les « Entretiens » rimés en patois qui se composent chaque année à l'occasion de la fête d'Arras.

*
* *

Arras est donc mêlée aux débuts du Théâtre Comique en France. Cyrano de Bergerac parle d'Arras, et Molière la nomme dans les *Précieuses Ridicules*; nous la retrouvons dans *Les Misérables* de Victor Hugo.

Et les Rosati? Ne pourrait-on glaner dans leurs œuvres de quoi enrichir une anthologie à la gloire de cette ville? Les Rosati, auxquels Verlaine écrivait:

Gens du Nord, mes compatriotes!

Les Rosati, cette société anacréontique à laquelle M. Victor Barbier consacra une étude si pleine d'esprit et si substantielle.

Elle fut fondée en 1778 et compta parmi ses membres le chevalier Bertin,

l'abbé Ménage, Lazare Carnot, le futur organisateur de la victoire, et.... Maximilien Robespierre — Robespierre qu'on accueillit, bien qu'il fut buveur d'eau, ce que lui reprochait en vers aimables son collègue Charamond:

L'ami Robespierre
Boit de l'eau comme Astruc,
Serait-il aqueduc?
Est-il aiguière?

Oui, dans le bosquet de Blangy, où tous se réunissaient, on fêtait certes! les roses, mais on fêtait aussi beaucoup le champagne; et cette sobriété de Robespierre chagrinait un peu ses compagnons. On y trouve maintes allusions parmi les couplets, chantés aux annuelles fêtes des roses, qui sont venus jusqu'à nous. Bergaigne « qui mariait agréablement la plume et le pinceau » chante en 1787:

Que l'éloquent Robespierre,
D'une muse très peu fière
Qui ne chante qu'en chorus
Daigne recevoir l'hommage ;
Mais, qu'en chorus, on l'engage
A mieux célébrer Bacchus.

Et le jour de son entrée « sous le berceau », M. Dubois de Fosseux — qui était un petit neveu de Boileau — avait récité des couplets en patois où il disait :

L'pis ch'est qu'é j'vois sans être d'vin,
Qu'y n'est my grand avaleux d' vin,
Car in connouait à s'maine,
Eh bien !
Qu'y n' vid'ra point s' chopaine.

On aimait Robespierre, on l'admirait surtout, et de ce même Dubois de Fosseux qui « patoisait » si bien, on a une belle épitre au jeune avocat qu'un discours sur la Peine de mort avait fait couronner par la Société des Arts et des

Sciences de Metz, épître où il l'appelle:

Appui des malheureux, vengeur de l'innocence

et où il le supplie de ne pas se confiner dans une modestie qui serait préjudiciable à tous:

Ne vas pas cependant vouloir priver ta tête
Des lauriers immortels que la gloire t'ap-
[prête.

Or, que fit Robespierre pour se faire pardonner sa tempérance? Il profita de la réception de M. Morin de Morcant pour célébrer le vin, et dans des strophes délicates où, à la mode du temps, défile toute la mythologie:

. . . .

La rose était pâle jadis,
Et moins chère à Zéphire,
Alors des parterres fleuris
N'obtenait point l'empire.
Mais un jour Bacchus
Au sein de Vénus

Prend la fille de Flore ;
Dans des flots de vin
Le plongeant soudain,
De pourpre il la colore.

Sur le visage de Cypris
Quelques gouttes coulèrent,
Et lors parmi les tendres lys
Deux roses se placèrent ;
Grâce à ses couleurs,
La rose, des fleurs
Désormais fut la reine.
Cypris, dans les cieux
Aussitôt des dieux
Devint la souveraine.

Amis, de ce discours usé
Concluons qu'il faut boire.
. . . .

J'ai là encore des notes peu à peu accumulées, des phrases de Paul Adam dont je parlais tout à l'heure, de ce romancier qui passa sa jeunesse à Arras et qui décrivit souvent dans ses livres non seulement des personnages notoires (qu'on laisserait de côté) mais l'aspect

des sites et des rues — même le Café des Allées dans *Chair molle,* son livre de début que lui aussi a dû regretter.

Je dis « lui aussi » parce que j'ai également sur la conscience *Les Mascouillat* où je célèbre (?) le Château, l'Estaminet Grattepanche, l'accueil des orphéons et des musiques locales au retour de concours triomphaux, mais où, dans ma jeunesse trop sensible au ridicule des gestes, je parle irrévérencieusement de coutumes dont le pittoresque savoureux — et respectable — m'échappait.



J'ai là aussi dans mes papiers gardé de cette période où je collectionnais mes documents, un sonnet signé Siméon Glaire, qui était alors le pseudonyme d'un

rhétoricien devenu un grave professeur d'anglais et dont le nom de Robert Obry est bien du lieu puisqu'on le trouve porté au XVI[e] siècle exactement tel, par un curé de la Madeleine d'Arras, auteur d'un curieux poème latin (1). Le sonnet est d'un style beaucoup plus profane que celui du religieux, trop profane peut-être, mais il vaut d'être publié pour sa note si caractéristique:

LA FERME

Jadis en Achicourt, pays de la carotte
Où la brise apportait les hoquets du beffroi
Entre l'âne qui brait et le mulet qui rote
J'ai vécu des bonheurs inconnus de mon roi.

(1) *De âdmiranda liberatione urbis atrebatensis* par Robert Obry, curé de la Madeleine. Ms 220 de la Bibliothèque communale, page 49.

Chaque matin, mettant mes oignons dans
[ma hotte
Je louais le Seigneur qui fait que le blé
[croît
Et malgré le ciel gris et la boue et la crotte,
Nonobstant les schiedams, vers Arras j'al-
[lais droit.

Le marché me versait au cœur une allé-
[gresse ;
Et chez Préval, parmi les senteurs de la
[graisse
J'absorbais hydromel, saucisse et boudin
[noir.

Je retournais quand au Zénith montait la
[lune
Et satisfait d'avoir accompli mon devoir,
J'étais plein de fierté le soir avec ma brune.

⁂

Taine dans les *Carnets de Voyage* qu'il écrit de 1863 à 1866, alors que sa mission d'examinateur pour l'admission à St-Cyr l'obligeait à des tournées en pro-

vince, parle aussi de la Scarpe « cette eau saine qui coule dans le silence.» Il a pour juger les mœurs et le paysage nordiques des notations exactes:

« Pluie le lendemain: Voilà le vrai paysage du Nord, nuages blafards ou fondants, d'un blanc de neige ou d'un noir de suie, qui roulent sur les toits rouges crénelés.»

et ailleurs:

« Aptitude à l'association des gens du Nord: Sociétés volontaires, musique, arc, arbalète, etc.

« Ce sont bien là les Pays-Bas, tout vient de là, moral et physique. Hommes buvant, femmes se donnant sans honte et sans difficulté. »

Taine consacre plusieurs lignes à Douai, mais il n'a vu Arras que de son compartiment de chemin de fer, assez pour en dire un mot aimable:

« Retour de Douai — vers Arras ; à l'horizon, on voit une tour charmante, probablement celle de l'Hôtel de Ville. Je sais qu'il y a dans toutes ces villes flamandes des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie architecturale comme à Bruges, à Bruxelles. »

⁂

Arras qui fut à la peine est aujourd'hui à l'honneur. Et je voudrais prouver que cet honneur, elle le méritait depuis longtemps pour ses splendeurs architecturales et la valeur intellectuelle de son passé. Elle me fait l'effet de ces poètes discrets ou de ces savants reclus dans leur science, qui ne cherchent point

la publicité et que tout à coup un hasard parfois tragique révèle à leurs contemporains.

Toutes les rues de la vieille cité virent passer l'Histoire. C'est là que Jeanne d'Arc dormit, là que Robespierre adolescent élevait dans une petite cage des serins dont la mort le fit pleurer, là que coula le sang des victimes de Joseph Lebon. Arras marqua souvent les étapes des drames avant de devenir elle-même le drame.

Drame dont les conséquences sont même, au point de vue littéraire qui nous intéresse ici, plus graves que nous l'aurions cru.

En effet, j'ai reçu l'autre jour, la visite d'un autre concitoyen ami, M. Albert Bléry, bibliothécaire du Conseil municipal de Paris, chartiste demeuré amoureux des livres où s'inscrit le passé de

sa contrée natale. Il me raconta avec émotion la védastine perdue — cette collection d'ouvrages précieux provenant de l'ancien fonds des moines de St-Waast, des œuvres d'un prix inestimable noyées sous les décombres, la bibliothèque si riche en volumes rarissimes presque entièrement disparue, ainsi qu'une grande partie des archives départementales. Tout cela par la faute d'un général, gouverneur ignare refusant de prêter, pour le sauvetage encore possible, des territoriaux inoccupés.

Et nous avons ensemble déploré la sauvagerie et aussi l'imprévoyance des hommes.



Je songe que des études comme celles de Verlaine ne devraient point demeurer perdues dans les pages d'une petite revue, d'ailleurs devenue presque introuvable.

Alors que des iconographes réunissent toutes les images — photographies et dessins — qui rappellent l'Arras d'autrefois, avant la guerre et même.... avant le démantèlement, je voudrais que les écrits, qui la dépeignent aussi telle qu'elle fut, soient également conservés avec un soin dévot. La prose de Verlaine est comme un acte de foi, un double geste de piété envers les Eglises qui abritèrent son Dieu, envers Arras qu'il chérissait tendrement. Je ne crois pas, que malgré le projet auquel fait allusion la lettre qu'il m'adressa, sa *Vieille ville* ait été recueillie dans un de ses livres.

A mon sens une société comme l'Académie d'Arras se devrait de prendre l'initiative de la réimprimer en une plaquette heureusement présentée. Cette académie se compose de savants et d'amateurs cultivés, pour la plupart passionnés pour tout ce qui touche à la grandeur de leur ville; plusieurs en furent ou en sont encore des historiographes, dont les travaux sont des merveilles d'érudition — de cette érudition solide et documentée qui ne se préoccupe point d'être « prête » pour une date de publication, mais d'être exacte pour l'avenir.

Elle aussi ne fait pas beaucoup parler d'elle et pourtant ses mémoires offrent de belles sources de documentation, des matériaux précieux.

M. l'Abbé d'Olivet au XVIIIe siècle faisait suivre son nom de ces titres:

membre de l'Académie française et de l'Académie d'Arras.

⁂

Le vœu que je forme sera-t-il exaucé? J'ose l'espérer.

Il faut, avec ses monuments, rebâtir l'intégrale beauté d'Arras. Par la pierre et par la plume.

Recueillons les fleurs que lui dédia Verlaine et déposons les sur les ruines des églises qu'il adora — comme un bouquet d'immortelles.

SOUVENIRS

du

CHAT NOIR

I

J'avais pensé à intituler *Le Chat Noir et Paul Verlaine*, ces souvenirs sans prétention sur un célèbre « caveau » disparu, mais c'eut été, en somme, peu loyal. Les quelques visites que fit le poète à cet établissement de Montmartre, sa collaboration fort irrégulière au *Chat Noir*, n'autorisent guère un tel titre.

Verlaine était « rive gauche » obstinément, et par ses goûts et par ses habitudes, et il se sentait plutôt dépaysé par-

mi ces jeunes artistes qu'il connaissait peu. Les rares fois où je le vis dans ce fameux cabaret correspondaient généralement à ses sorties d'hôpital, c'est-à-dire, selon le mot de George Auriol « à un renouvellement ». Il semblait lucide, quoique assez taciturne, la pipe à la bouche, et les mains appuyées sur une canne — car il avait recours à cet appui à cause d'un mal de jambe. Il était d'ailleurs toujours accompagné d'un ami, de A. F. Cazals généralement. Il parlait peu, n'attirant guère l'attention, et il aurait fort peu paru le poète de ses œuvres sans son regard — ce regard qui sous ses épais sourcils socratiques (comme au fond de l'orbite ravagé de Charles Cros) demeurait limpide et merveilleusement enfantin.

Peut être espérait-il rencontrer François Coppée qui venait quelquefois au

Chat Noir. Il avait conservé pour lui une affection fraternelle — avec une pointe de déférence — depuis le temps si lointain où ils avaient collaboré ensemble au *Hanneton*, « journal *des Toqués* », et où ils avaient fait jouer au petit théâtre de la rue Madame, une revue poétique *Tout Paris à Bobino* qui avait obtenu le plus joli succès. Jeunes poètes, ils avaient débuté en même temps, et en 1865, *Le Reliquaire*, de Coppée avait paru le jour même où Verlaine lançait *Les Poèmes Saturniens*, « recueil de vers déjà anciens, faits pour la plupart dans mon pupitre de rhétoricien en proie à feu le baccalauréat encyclopédique et polytechnique d'alors ».

A cette époque Verlaine avait fait aussi la connaissance de Catulle Mendès qui allait devenir le gendre de Théophile Gautier et qui, très lancé, avait déjà di-

rigé une revue littéraire *La Revue Fantaisiste*. Mendès, en célébrant tous ses compagnons du *Parnasse* n'a pas oublié Verlaine :

Son cœur vierge de pâquerette,
Verlaine l'offre, un peu fatal,
A la vierge en plâtre, discrète;
Du mur de l'hôpital.

Il a même écrit une « *ballade de l'Ame de Paul Verlaine* » où se trouve une strophe que je trouve admirable dans sa juste sensibilité :

Tes fautes dont plus rien ne reste
Furent la boue et le souchet
Où la violette modeste
De ton doux rêve se cachait.
Ce qui naguère t'empêchait
De t'épanouir dans la plaine
N'est plus qu'ombre, cendre, déchet !
Et voici l'âme de Verlaine.

Et cet « envoi à notre Seigneur Dieu ».

Voici pour vous la marjolaine
Et le lys qui s'effarouchait,
Et voici l'âme de Verlaine.

*
**

Paul Verlaine donna au *Chat Noir* (numéros des 3, 10, 17 et 20 novembre 1883) le livret d'une pantomime-ballet en trois parties, intitulée *Gaspard Hauser*. Il y avait déjà publié antérieurement plusieurs petites pièces sous ce titre: « Vers à la manière de plusieurs » (numéro du 26 mai 1883: *La Princesse Bérénice*, *Langueur*, *Pantoum négligé*; numéro du 14 juillet 1883: *Paysage*, *Conseil falot*). En feuilletant la collection on trouve son nom pour la dernière fois dans le numéro du 28 novembre 1885 sous une longue pièce, *Crimen Amoris*, où on sent une influence baudelairienne mais d'un mysticis-

me plus chrétien que satanique, et qui se termine par ce vers:

Le Dieu clément qui nous gardera du mal!

II

Ce fut la faute du *Chat Noir*, d'illustre mémoire, si ce quartier Saint-Georges, du 9e arrondissement, fait partie aujourd'hui *spirituellement* de Montmartre. C'est lui qui en émigrant du Boulevard Rochechouard à la rue Victor-Massé — alors rue de Laval — a emmené sa patrie avec lui. Ayant fait la gloire intellectuelle de Montmartre, il n'avait pas le droit de le déserter. Rodolphe Salis, son maître, a tranché la

difficulté en reculant les frontières de Montmartre: il a absorbé une partie du territoire voisin; et les annexés, loin de protester, ont accueilli avec allégresse le Seigneur de Chatnoirville-en-Vexin avec sa cohorte sacrée de peintres, sculpteurs, chansonniers et poètes.

Ce fut vraiment une cohorte sacrée. Certes Salis, en bon commerçant tirait profit de son entreprise; mais c'était une entreprise à part, qui ne peut être comparée aux *Cabarets Artistiques* ou *Palais de la Chanson* ou autres établissements qui lui ont succédé.

Je ne médis point de ces derniers, où des chansonniers d'un talent plein de verve méritent d'être suivis, mais le *Chat Noir* eut le pittoresque et la sincérité des innovations. La ferveur des jeunes poètes, et la fantaisie des dessinateurs de la Butte, tout ce groupe de collabo-

rateurs enthousiastes faisaient que l'esprit de lucre du fondateur s'en trouvait presque oublié. Le *Chat Noir* parut toujours plutôt une réunion d'artistes un peu joyeux et pleins de foi qu'une troupe destinée à réjouir la clientèle du lieu.

D'ailleurs que d'écrivains devenus célèbres ont passé par le *Chat Noir*. Il faut feuilleter cette rarissime collection du journal fameux — organe de l'établissement! — pour retrouver nombre de poètes dont la muse audacieuse ne prévoyait guère la consécration de l'Académie. En 1883 — ça ne le rajeunit pas — Haraucourt y donnait déjà les bonnes feuilles, ou du moins les feuilles les plus... chastes, de cette *Légende des Sexes* (publiées plus tard à Bruxelles (!) sous le pseudonyme du Sire de Chambley) qui l'em-

pêchera à jamais de briguer les suffrages des *Quarante*:

Le ventre de la femme est comme un bou- [clier
Taillé dans un métal lumineux et sans [tâche...

et son rondel:

LE COCU

Le cocu s'en va par le monde,
L'œil béat et le front serein.
Il vient d'être père et parrain:
L'ami veille la moribonde.

Raillant les maris qu'on seconde
Et dont on bêche le terrain,
Le cocu s'en va par le monde,
L'œil béat et le front serein.

« La femme est fausse comme l'onde:
Son nombril est un champ forain;
Mais la sienne, vertu d'airain
Est fidèle, austère et féconde. »
Le cocu s'en va par le monde.

***

Richepin y était déjà un grand homme et glorifiait son aisance.... relative:

L'an dernier, à pareille époque,
Un huissier bazardait mes loques
Pour un proprio dégoûtant.
C't'année-ci, j'possède un peu de linge,
Et l'on me doit huit jours chez mon singe.
Moi, j' suis content!

Puis c'était Félix Decori, alors plus glorieux de ses vers légers que de ses plaidoiries, Jules Jouy, Emile Goudeau, Albert Samain, Jean Ajalbert, Jean Lorrain, Laurent Tailhade, les Margueritte, Camille de Sainte-Croix, Maurice Donnay, Georges d'Esparbès, Rodolphe Darzens, Jean Dolent, et ce génial Charles Cros — Cros qui, avant Lippmann avait inventé la photographie des couleurs, le

phonographe avant Edison, et qui avait trouvé le moyen de correspondre avec la planète Mars! Il faut relire cette magnifique pièce où cet inventeur, qui fut un poète sensible, et merveilleusement doué (voir son *Coffret de Santal*) exalte son propre génie, avec un orgueil justifié:

INSCRIPTION

Mon âme est comme un ciel sans bornes:
Elle a des immensités mornes
Et d'innombrables soleils clairs;
Aussi, malgré le mal, ma vie
De tant de diamants ravie,
Se mire au ruisseau de mes vers.

Et, j'évoque dans ces paroles
Mes visions qu'on croyait folles:
Ma réponse aux mondes lointains
Qui nous adressaient leurs messages,
Eclairs incompris de nos sages
Et qui, lassés, se sont éteints.

Dans ma recherche coutumière,
Tous les secrets de la lumière,
Tous les mystères du cerveau,
J'ai tout fouillé, j'ai su tout dire,
Faire pleurer et faire rire
Et montrer le monde nouveau.

J'ai voulu que les tons, la grâce,
Tout ce que reflète une glace,
L'ivresse d'un bal d'opéra,
Les soirs de rubis, l'ombre verte
Se fixent sur la plaque inerte :
Je l'ai voulu ; cela sera.

Comme les traits dans les camées,
J'ai voulu que les voix aimées
Soient un bien qu'on garde à jamais
Et puissent répéter le rêve
Musical de l'heure trop brève ;
Le temps veut fuir, je le soumets.

Et les hommes sans ironie
Diront que j'avais du génie,
Et, dans les siècles apaisés,
Les femmes diront que mes lèvres
Malgré les luttes et les fièvres,
Savaient les suprêmes baisers.

Comme prosateur Cros se montrait un esprit aussi fantaisiste. N'était-ce pas de lui: *Le Caillou mort d'amour, histoire tombée de la Lune*?

Cet homme de génie mourut alcoolique à quarante-cinq ans.

Charles Cros avait deux frères, Antoine — docteur qui écrivait de beaux vers parnassiens et Henry qui était sculpteur. Tous étaient des esprits inventifs qui « tenaient » du père Cros, vieux savant original. Emile Goudeau a raconté avec sa verve d'hydropathe la légende qui courait alors dans les ateliers. Elle vaut d'être rapportée pour son comique sévère, très caractéristique de la « manière » du *Chat Noir*:

« Les trois fils Cros viennent un matin déjeuner chez leur père. Antoine est plus grave que de coutume, et annonce qu'au dessert il fera une communication

importante. Entre la poire et le fromage, le docteur Antoine tenant un petit papier à la main profère: « Mon cher père, mes chers frères, j'ai enfin découvert le moyen de rendre tous les hommes *immortels*. J'en ai les preuves là-dessus. »

Aussitôt, Charles et Henry battent des mains: Bravo! bravo! Enfin!!!

Mais le père est demeuré sombre; sa figure prend une indicible expression de souffrance.

— Eh bien! père? demande Antoine.

Alors le père se leva et dit: « Quoi? tu veux prolonger, éterniser cette vie misérable, chétive, où fleurissent les injustices, les poisons, les lèpres physiques et morales? Tu veux nous lier pour toujours à cette planète basse et arriérée? Tu voudrais nous priver des cieux

attendus? Non, mon fils, tu ne feras pas cela? Non, je t'en supplie... »

Les trois frères demeurèrent atterrés; puis suppliants, ils crièrent: « Laisse, laisse donner l'immortalité aux hommes!!! »

Le père inflexible déclara: « Je ne le peux pas! Non!!! »

Alors, pâle, Antoine jeta dans le feu le mystérieux papier, tandis que ses frères disaient: « Père, père, tu n'es qu'un Saturnien, tu dévores tes fils! »



On trouve dans le *Chat Noir* des vers parnassiens de Marcel Schwob, et de Francis Jammes — avant sa conversion!

Maurice Rollinat, chanteur pathétique de l'endrait, composait ce quatrain au los de Léon Bloy:

Bloy, rafale ! Du cri. Tourbillon de cy-
[clones
Qui souffle sa colère à des lyres de feu,
Et va, répercutant au fond des Babylones,
L'anathème sorti de ta bouche de Dieu.

Quatrain au-dessous duquel Léon Bloy avait écrit :

Rollinat, le seul poète qui m'ait bien com-
[pris !

Car Léon Bloy était fort apprécié au *Chat Noir*, et je me souviens, comme d'une note typique, de cette confession que me fit un jour Salis :

— Si Bloy voulait s'attacher à la boîte, je ferais du *Chat Noir* un quotidien.

Mais Bloy se contentait de donner de temps en temps des proses virulentes, entre autres cette belle page sur Marie-Antoinette où il expliquait dans la langue imagée qui fut la sienne que « la mécanique de Guillotin lui fut moins

cruelle que la mécanique compliquée de l'Etiquette de Versailles. »

Coppée griffonnait ces vers sur Villon au bas d'un dessin de Luigi Loir qui, parmi tant d'autres, ornait les panneaux du logis:

Villon, malgré ta triste et coupable exis-
[tence,
Ton génie est naïf et ton cœur innocent;
Et ton œuvre, au sincère et douloureux
[accent,
Semble une fleur éclose au pied d'une po-
[tence.

Le roi d'Araucanie, Orélie I, était un des habitués du *Chat Noir*. Mistral y fut un jour reçu solennellement, et un numéro du journal lui fut entièrement consacré.



Le *Chat Noir* n'était pas un journal politique. Tout de même il patronna une candidature, celle de Rodolphe Salis, aux élections municipales du XVIIIe arrondissement.

Un comité électoral s'était formé, qui comptait parmi ses membres Alphonse Allais, Jules Jouy, Léon Bloy, Coquelin cadet, Randon (devenu depuis Jehan Rictus), Gérault-Richard, Charles de Sivry (musicien fantaisiste et charmant à moustaches de phoque qui était le beau-frère de Verlaine), Marcel Legay, Willette, etc.... Ils rédigèrent une affiche qui fut placardée sur les murs de Montmartre et qui commençait ainsi:

Electeurs,

Qu'est-ce que Montmartre? — Rien!
Que doit-il être? — Tout!

Le jour est enfin venu où Montmartre peut et doit revendiquer ses droits d'autonomie, contre le restant de Paris.

En effet, dans sa fréquentation avec ce qu'on est convenu d'appeler la capitale, Montmartre n'a rien à gagner que des charges et des humiliations.

Montmartre est assez riche de finances, d'art et d'esprit pour vivre de sa vie propre.

Electeurs!

Il n'y a pas d'erreur!

Faisons claquer au vent de l'indépendance le noble drapeau de Montmartre.

Puis, après l'éloge de Salis, et cette affirmation:

Montmartre mérite d'être mieux qu'un arrondissement.

Il doit être une cité libre et fière.

Venait le programme réclamant: *La séparation de Montmartre et de l'Etat* et *la protection de l'alimentation publique*!

Salis avait contresigné l'affiche et avait ajouté ces mots:

Electeurs!

Ce programme sera défendu avec une énergie farouche. Je suis de ceux qui meurent plutôt que de se rendre.

Si je descends dans l'arène, vous jugerez si ma devise, sérieux quand même, *est justifiée.*

Electeurs, pas d'abstention. La postérité nous attend.

Vive Montmartre!

⁂

Salis signait des contes moyen-âgeux de son nom qu'il faisait suivre de son titre: « Seigneur de Chatnoirville-en-Vexin ». Il possédait en effet une propriété aux environs de Mantes, dans un village où une de ses parentes — sa tante ou sa sœur — était gouvernante du curé.

Un jour Rodolphe Salis offrit une bannière aux sapeurs-pompiers de l'endroit. Ce fut l'occasion de réjouissances exceptionnelles où le sacré se mêla au profane avec une audace tranquille qui sauva admirablement les apparences. On fit bénir la bannière dans une messe solennelle où avaient été conviés les fidèles du Cabaret. Charles de Sivry tenait l'orgue et le faisait retentir d'un plein-chant adultéré des airs les plus montmartrois. Les invités se tenaient devant l'autel, près du « Seigneur » avec

des visages recueillis et d'autant plus sévères, qu'une terrible envie de rire les possédait. Auriol manqua avaler une gomme à effacer qu'il s'était mise dans les dents et qu'il mordait éperduement.

Il y eut sur la place du village des chevaux de bois, un feu d'artifice... que sais-je encore? On couronna même une rosière que Adrien Dézamy, en habit, promenait à son bras avec une élégance très second empire.

Au fond, je crois que le curé était vaguement inquiet, et qu'il ne fut sincèrement content que le lendemain matin lorsqu'après une nuit chez l'habitant (car le château de Chatnoirville était trop petit pour contenir tous ses hôtes), ses clients occasionnels prirent cérémonieusement congé.

⁂

Le *Chat Noir* changeait toutes les semaines de secrétaire de la rédaction, ou mieux gratifiait de ce titre l'homme du jour en faisant suivre son nom d'une épithète symbolique. On se mettait à plusieurs pour tenter de synthétiser très brièvement le caractère ou la particularité du personnage en vue, et il est de ces *mots* qui méritent d'être rappelés :

Armand Silvestre : *Flûte brisée.*

Félicien Rops : *Particulier diabolique.*

Le Comte de Paris : *Orléaniste fidèle.*

Jules Barbier : *Terre-neuve musical.*

Carnot : *Ancien Sadi.*

Paul Bourget : *Joyeux fumiste.*

Judith Gautier : *Japonaise rive gauche.*

Edmond Lepelletier : *Adjoint au maire de Bougival.*

José-Maria de Hérédia: *Poète foncé.*
Deibler: *Commis voyageur.*
Le Grand Aicard (Jean) *de lettres.*
Mais il y eut une secrétaire de la rédaction qui fit sensation, ce fut:
Léonide Leblanc: *Philanthrope*!

Aujourd'hui, où on a oublié même le nom de cette demi-mondaine que l'illustre patronage d'un duc (dont l'Académie gardera éternellement la mémoire) avait imposé à la Comédie Française — cette saillie a perdu de sa saveur — mais au moment où elle se produisit, elle jeta une note gaie et féroce au milieu du scandale suscité par cette nomination.

III

Je n'ai parlé que des écrivains, et il serait pourtant injuste d'oublier cette pleïade de dessinateurs qui, autant que les premiers, assurèrent la fortune et du cabaret et du journal.

Willette y fit ses premières armes, et Pelez, Steinlen, Uzès, Heidbrink, Henry Somm, Lemouel, Fernand Fau, Bombled, Godefroy et Pissaro, et Caran-d'Ache, et Regamey; Rochegrosse y fut, et Falguière, et Grasset, et Raffaelli, et même (qui l'eut dit?) Gérôme.

Je les cite au hasard du souvenir, revoyant cette salle très grande — où dès l'entrée on était annoncé par le coup de hallebarde sonore du superbe Suisse — avec le vitrail de Willette *Le Veau d'Or,* la cheminée que Grasset avait dessinée, et le tableau du grand Steinlen représentant des chats, d'innombrables chats, des centaines de chats, de tous poils, grimpés sur les toits, sur les cheminées et envahissant la Butte — la Butte Sacrée — où se profilait le Moulin de la Galette.

Qu'est devenue cette magique composition de l'admirable peintre? J'en ai gardé comme la nostalgie et, que de fois j'ai pensé à la joie profonde, mêlée de mélancolie, que j'éprouverais à la revoir. Elle est partie on ne sait où, il y a plus de vingt ans, dans la vente qui a dispersé au vent des enchè-

res le *François Villon* de Heidbrinck qui décorait la salle du fond où se tenaient les habitués et qu'on appelait l'*Institut*, et les Desboutins qui décoraient l'*Oratoire*, et les Henri Pille de la *Salle du Conseil*, et les Bail, et les portraits-charges de La Gandara, et le Caran-d'Ache paraphrasant la phrase de *Faust*: « *Laisse-moi contempler ton visage* », en montrant un collégien aux yeux hors de la tête, agenouillé *derrière* la bonne qui tourne un miroton, et les Delaw, et les Depaquit (déjà!), et cet Henry Detouche si spirituel, mort peu de temps avant la guerre, et les Forain: *J't'en prie tiens toi mieux, j'attends ma mère*! Où sont ces innombrables dessins faits par les artistes, parfois avec un bout de crayon ou d'allumette, au hasard de l'inspiration, sur un

papier quelconque astucieusement laissé sur la table et précieusement gardé par le bon confrère Salis qui — ayant été de la partie avant de devenir cabaretier — savait apprécier...., et garder.

Mais les principaux — ceux qui ne se contentèrent pas de donner des croquis et qui par leurs pièces d'*ombres chinoises,* consacrèrent la réputation, ou mieux, la gloire du *Chat Noir* — furent Henri Rivière et Caran d'Ache.

La *Marche à l'Etoile* du premier était la plus ravissante et la plus poétique évocation de la légende chrétienne, et quant à l'*Epopée* de Caran d'Ache, elle suscitait chaque soir un enthousiasme indescriptible. Les fiacres, les autos les plus luxueuses s'alignaient — le vendredi surtout, jour du *gratin* — le long

de la rue Victor-Massé ; et Salis recevait *leurs Seigneuries* avec cet intarissable bagout qui lui faisait commenter savoureusement les scènes belliqueuses se succédant sur le petit écran du théâtre. Le moment pathétique était le défilé des troupes françaises devant les Pyramides ; tout à coup, à cheval, coiffé du petit chapeau, apparaissait Napoléon. Alors Salis, paraissant étranglé d'émotion, s'écriait : *Messeigneurs, voici l'Empereur* ! — *Vive l'Empereur* ! Et c'était une émotion communicative, terriblement communicative ! Toute la salle, l'*Institut* comme les *Seigneurs*, acclamait l'Empereur, d'un seul hurlement qui faisait trembler la Butte.

Et au dehors, le bon sergot, préposé à l'alignement des voitures souriait (car lui aussi était de Montmartre), mais

son républicanisme s'en trouvait néanmoins choqué. Et il confessait au Suisse majestueux et brodé d'or:

— J' sais bien que c'est pour rigoler, mais tout de même j' dis qu' c'est pas des choses à dire.

Seuls les Chats ne s'émouvaient point. Car il n'y avait pas, pour adorner le Cabaret, que les chats sculptés autour de la grosse Lanterne de l'entrée ou de la Cheminée monumentale de *l'hostellerie*, il existait toute une cohorte de félins, aussi sacrée que l'autre: Chats uniformément noirs qui déambulaient de table en table, de genoux en genoux, familiers et distants. On leur dédiait des poèmes; des artistes les prenaient comme modèles, ils étaient les héros de nombreux contes. Ils daignaient se laisser caresser par moi, alors jeune néophyte que Camille de Sainte-Croix avait

baptisé le Benjamin du *Chat Noir,* mais ils n'aimaient pas Georges Auriol, parce que ce dernier avait publié dans le journal ERNEST, qui était une *histoire joyeuse pour faire frémir Maigriou.*

De ces temps héroïques, de ces temps de l'âge d'or — *L'âge d'or* de Henri Rivière! — pour toujours passés dans l'histoire, vous en souvenez-vous, ami Georges Auriol?



TABLE DES MATIÈRES

La Passion et la mort du doux poète Paul Verlaine 11
Arras et Paul Verlaine. 45
Souvenirs du Chat Noir 103

COLLECTION
DU
Livre mensuel

PREMIÈRE SÉRIE

Les 10 volumes 40 francs

Chaque volume séparément 5 francs

—o—

I

COTE-DARLY

—o—

Monsieur Sidi

MÉMOIRES D'UN CHAT

... C'est un chat qui nous raconte d'une griffe toute de grâce exquise et de tendre sensibilité, son histoire... l'œuvre d'un délicat et pur écrivain... livre adorable...

La Victoire.

... M. Sidi est un chat... qui, par ses talents littéraires, laisse bien loin derrière lui le chat botté et autres gloires de sa race. Dans un style simple et élégant, il fait le récit de sa vie...

La Revue Mondiale.

... On aime ou on n'aime pas les chats. Ceux qui ont découvert chez eux autre chose que de l'égoïsme liront avec un vif plaisir le petit volume de Côte-Darly... Aimable petit livre qui fera la joie des « chatophiles »...

Le Polybiblion.

... Monsieur Sidi « avec son manteau gris-perle, son pantalon et son gilet blanc de neige, et sa tête en bosse » écrit ses mémoires, et je ne sais rien de plus observé, de plus frais, de plus ironique et de plus exquis que le récit de sa vie heureuse. Simplement, mais avec quelle élégance, il nous dévoile sa petite âme sensible et clairvoyante, et, en nous « tendant une affectueuse patte de velours », c'est une leçon de bonté qu'il nous laisse.

La Revue Intellectualiste.

Délicieux petit livre...

L'Intransigeant.

... Charmant petit livre doucement philosophique... C'est un chat qui nous parle en ces deux cents pages simples et riches. C'est Monsieur Sidi ! et cette gentille petite bête, souple et intelligente, sachant parler de « nos frères inférieurs », compagnons de nos foyers, sait aussi, à mots couverts, parler aux hommes et leur faire gentiment la leçon...

Le Nouvelliste de Bordeaux.

... Cette histoire nous est contée avec une sensibilité, une ironie, une fraîcheur, dont seraient bien incapables nombre de nos confrères à deux pattes...

Soi-même.

... Certaines réflexions faites par ce chat intelligent et philosophe peuvent servir utilement de leçon aux hommes...

La Croix.

... La fantaisie de ce petit livre a de la finesse et de la grâce. D'ailleurs, ce Monsieur Sidi a de la philosophie. Il comprend mieux les hommes que les hommes ne comprennent les bêtes et cela prouve peut-être que les bêtes sont meilleures que nous...

Annales politiques et littéraires.

... Cette étude phyzoologique prise sur le vif m'a paru tellement exacte, tellement pieuse qu'elle m'a réconcilié avec la gent féline pour laquelle je n'ai jamais eu de grandes sympathies... bijou littéraire...

L'Echo d'Oran.

Ce livre fera la joie des amoureux des chats. Ecrit *con amore* par un écrivain d'un talent souple, il est rempli d'observations qui en font un livre plein et charmant.

Le Bibliophile Parisien.

Livre tout imprégné d'une exquise fraîcheur de sentiments, livre de bonté.

Le Progrès de Lyon.

Monsieur Sidi — mémoires d'un chat — est tout simplement un petit chef-

d'œuvre.

L'Express du Midi.

Chef-d'œuvre de grâce, d'observation et de sensibilité.

Le Radical.

II

ALBERT LANTOINE

—o—

La Lanterne
du
Cynique

... Ouvrez ce livre et vous ne le lâcherez pas. A ne rien céler, si j'étais dictateur et si je pouvais craindre que la philosophie de M. Lantoine se répandît dans mon peuple, je le condamnerais à écrire pour moi tout seul...

La Victoire.

Ce livre est plein de « moelle », intelligent, ironique autant qu'il le faut, véridique, très véridique, le livre d'un maître qui a fructueusement observé les individus et les sociétés.

J.-H. Rosny aîné.

... Devant cette suite d'idées qui se succèdent avec une impressionnante harmonie, pour éclairer l'Idée maîtresse, je songe au mot de Marcel Schwob, qu'à

mon sens, Albert Lantoine mérite plus encore que G. Meredith : « Il a exalté son activité cérébrale au delà de toutes les limites humaines. »

Le Musée de la Guerre.

... Dans ces pages, la sagesse le dispute à l'ironie et, parfois, l'ironie laisse plus loin la sagesse.

L'Intransigeant.

... C'est un livre bien curieux que *la Lanterne du Cynique*, et... M. Albert Lantoine est un homme bien dangereux avec son impitoyable logique.

L'Heure.

... Ne le goûteront que les personnes qui savent lire un texte difficile, non seulement le long des lignes, mais encore entre les lignes...

La Libre-Pensée internationale.

... Un livre qui fera grand bruit dans le monde.

Le Messager de l'Algérie.

... C'est tout le livre qu'il faudrait citer... Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut définir ce parfait petit livre qui, au XVIIe siècle, eût rangé son auteur parmi les libertins qui connurent la corde et le bûcher, quelquefois même le bûcher sans la corde.

J'ai vu.

Certes, il y a lieu d'être satisfait de l'admirable article de *la Vérité*, où la grande Séverine rend hommage à la « sagacité » de l'auteur de *la Lanterne du Cynique*; et le mot de Rosny me réjouit, ainsi que le jugement de Pierre Mille sur « ce livre si spirituellement vrai d'un bout à l'autre »... Mais on ne s'est pas assez appesanti sur la merveilleuse unité du livre. On a, à propos de ce livre, évoqué La Bruyère... Swift serait plus juste, un Swift qui aurait *pensé* en français. La vérité est qu'on ne peut comparer *la Lanterne du Cynique* à aucune œuvre contemporaine...

Chronique versaillaise.

L'érudition s'allie ici à la sagesse...

L'Idée Libre.

... *La Lanterne du Cynique* projette une clarté violente sur les idées et les choses du temps présent... Volume de mordante observation sociale.

Journal des Débats.

Livre d'une haute portée philosophique écrit dans une langue impeccable.

Le Jardin sur la Montagne.

Œuvre qui doit faire et fera époque...

La Synthèse.

.... Ouvrage de libre examen sur la

justice des hommes, des maîtres et des foules... Tout est de qualité dans *La Lanterne du Cynique.* Comme jadis, l'écrivain ne craint pas d'aller jusqu'au bout de sa pensée...

Le Carnet-Critique.

... Ce livre nous a fait du bien. Il est une revanche sur le mensonge et la servitude actuelle — une revanche toute en nuance, en ironie, il détruit sans faire mal, mieux il touche les statues de cendre et elles croulent, il effondre de son souffle les faux-dieux, tous les dieux... C'est le livre de la sagesse résignée... C'est aussi le premier livre consolateur — puissamment — que nous trouvions après le retour.

Les Humbles.

... Malgré mon admiration, aurais-je été content de cet ouvrage, chargé de tenir solidement les colonnes de notre pacte actuel de société, que je n'aurais pas hésité à bâtonner en gros noir d'un bout à l'autre tout le livre...

Ariste.

Voici un livre sincère, courageux, hardi, que nous offre M. Albert Lantoine, parfait écrivain de notre langue... Sous la mousse claire d'une langue dépouillée d'artifices, M. Albert Lantoine con-

firme de redoutables vérités...

Soi-même.

... M. Albert Lantoine nous affligeait par son silence. Voici qu'il nous revient, se faisant précéder par les lumières sûres qu'il projette sur les hommes.... Louons-le donc vivement, et avec une sincère gratitude...

Les Hommes du Jour.

Enfin voici un penseur !... Esprit singulier et sérieux dont je dirai en outre qu'il est ferme et courageux... M. Albert Lantoine demeure, obstinément, le moraliste distant, qui se plaît à souligner le ridicule grimaçant des choses... Les observations de ce psychologue, rudement pénétrant, des âmes et de la société, nous émeuvent.

La Grande Revue.

III

IANN KARMOR

—o—

La Revanche d'Eros

ou

Salonique durant la guerre

—ROMAN—

... Excellent roman, dont l'exquise idylle se déroule en la magnificence de l'Orient Hellénique...

L'Etoile — Marseille.

... *La Revanche d'Eros* est tout à la fois, un récit de guerre, une vision d'Orient et un roman d'amour... Soyons indiscret: Iann Karmor s'appelle de son vrai nom, M. le Commandant Bourge, dont le paquebot, *Bretagne II*, a rendu à la défense nationale des services si éclatants... Iann Karmor a été le té-

moin du grand incendie qui a détruit la plus grande partie de Salonique, et le récit qu'il en fait est terrifiant...

La Loi.

... L'ancienne Thessalonique s'évoque sous ses divers aspects, par le seul sortilège des mots. Tout un Orient, assoupi dans la clarté bleue de ses jardins ou anesthésié par les senteurs capiteuses de sa flore, nous apparaît en tableaux successifs, d'un coloris exact et minutieux...

Revue des Indépendants.

Un de mes amis qui a fait la campagne d'Orient admire ce livre, il est mieux placé que moi pour en juger — et je ne puis en conséquence que contresigner son sentiment.

*Echo du XVII*e.

... Cadre pour mieux faire ressortir la peinture de Salonique, avant et pendant la guerre, et surtout l'incendie de 1917. Cette peinture très colorée est brossée avec talent, et on la sent exacte et vécue.

La Française.

... Emouvante évocation des drames de la mer : une idylle d'amour, touchante jusqu'aux larmes, se mêle aux tableaux vécus...

Revue Franco-Brésilienne.

... Livre prenant, écrit avec science, avec goût, avec cœur — et qu'on lit avec plaisir, avec émotion — et qui ajoute un élément excellent au bagage littéraire, déjà riche et si apprécié, de l'auteur, Iann Karmor...

Le Nouvelliste de Bordeaux.

... L'affabulation n'est que l'occasion de descriptions fort intéressantes... C'est de l'excellent reportage, alerte, coloré, vivant. Il y a aussi dans ce roman de bonnes marines, vues par un marin, saillantes et sobres.

L'Intransigeant.

... Idylle exquise... Idylle tragique... Idylle de guerre qu'aimeront nos soldats revenus de la campagne d'Orient...

Le Pays.

Tous ceux qui vécurent la guerre à Salonique voudront lire — et conserver ! — ce poignant souvenir de la glorieuse campagne française d'Orient, si admirablement édité.

Le Moniteur de la Flotte.

... Le tableau de la destruction de la ville de Salonique par l'incendie est brossé de main de maître...

Courrier de la Vienne.

... On assiste, étreint par l'angoisse, avec des yeux pleins de larmes, au

torpillage des héros, que le dieu de l'amour se plaît à enlacer dans la mort...

La Dépêche du Centre.

... Qu'il analyse des sentiments délicats, ou qu'il dépeigne la destruction de Salonique par l'incendie, Iann Karmor, sans monotonie, sans aucun artifice, fait passer devant le lecteur une succession d'images fidèles qui le laissent tour à tour charmé ou attendri, ébloui, ou pris d'une indicible épouvante...

C'est d'un art supérieur.

Le Sémaphore de Marseille.

... C'est plus qu'un roman et plus qu'un extrait de notre histoire ; c'est le rêve mêlé étrangement à la vie quotidienne de notre cité, agrémenté par l'écrivain charmeur du récit véridique et palpitant d'un torpillage...

L'Opinion de Salonique.

... J'ai lu *La Revanche d'Eros at full speed*, avec toute la chaufferie d'un intérêt passionné. J'ai goûté les pages si largement décrites de l'incendie de Salonique et le dramatique dénouement... C'est tout à fait remarquable...

OCTAVE UZANNE.

IV

DOCTEUR ROUBY

—o—

Les Fées sont revenues

... Enfin, voici un livre pour enfants, un *vrai* livre pour enfants.

ALBERT LANTOINE, *Avant-propos*.

Le docteur Rouby, en écrivant ses contes pour les enfants ne s'est pas cru délié de l'obligation d'écrire en joli français... et par ma foi, je crois que les grandes personnes y trouveront autant d'agrément que les tout-petits...

La Vie Niçoise.

... Les pères et même les anciens y trouveront leur compte et leur plaisir. C'est agréable et léger, c'est pénétrant et réconfortant... Rien de solennel, de compassé dans la manière de ce docteur écrivain. Le docteur s'assied près de vous ; il cause, mêlant aux péripéties de ses histoires simples et grandes, et si

humaines, donc si vivantes, des souvenirs d'histoire, des réflexions fines et solides, et vous l'écoutez...

Le Nouvelliste de Bordeaux.

... Ces contes sont bien écrits, ce qui ne gâte rien et pourtant avec la simplicité requise : des paysages agréables, des scènes familières les parsèment pour la joie de nos chers petits... ils ont de la saveur, de la gaîté, de l'attendrissement ; ils atteignent bien leur but...

Le Pays.

Le principal mérite de ces contes, bien écrits d'ailleurs, est d'enseigner la bonté.

Le Livre Français.

... Livre qui, revenant à la tradition des belles histoires amusantes et légendaires, doit ravir tous nos petits...

L'Express du Midi.

... Il faut acheter pour nos enfants ce volume délicieusement édité, car on ne peut leur faire de cadeau qui puisse mieux les divertir...

Le Radical.

... Voici un livre écrit pour les enfants, mais que ne dédaigneront pas les grandes personnes, qui y trouveront plaisir et profit.

La langue en est simple, claire, com-

me il convient, et les bonnes fées qui s'y meuvent sont d'un attrait plus généreux que le Masque aux dents blanches et autres gentlemen porteurs de clefs...

Soi-même.

.... Elles portent toutes de jolis noms : la fée Mauve, la fée Nanette, la fée Nacrée ; elles enseignent, à la faveur d'historiettes, la bonté, le courage, une foule de charmantes vertus. Elles feront les délices des petits enfants...

L'Intransigeant.

... Il faudrait des livres pour les enfants, beaucoup et des bons. Voici aux éditions du *Livre mensuel* un gentil livre pour les enfants : *Les Fées sont revenues...* par le docteur Rouby...

L'Action Française.

... Contes pour enfants, oui ! mais aussi éloignés de la niaiserie particulière à ce genre de livres que du pédantisme des auteurs qui ont la prétention d' « instruire en amusant ». On sauve généralement la pauvreté du texte par de belles images, mais ici le texte même est si émouvant, si évocateur dans sa simplicité que j'ai, beaucoup mieux qu'avec l'aide d'un dessinateur, revu les bons génies qui enchantèrent mes pre-

mières années ! Je l'avais lu à mes enfants (qui discutent et discuteront longtemps sur les actes du pécheur repenti Cambriol), mais ensuite, je l'avoue à ma confusion — et à la louange de l'auteur — je me suis surpris à reprendre le livre et à le relire... *pour moi seul.* Ce sont des contes délicieux, et débordants d'une telle bonté !...

Chronique Versaillaise.

V

X*X*X*

—o—

Les Roseaux
de
Midas

———

... Voici de l'excellente critique littéraire... Sans doute, l'écrivain a ses raisons que nous ne suspectons en aucune manière, de garder l'anonyme. Ne les lui demandons pas... Il est permis de discuter ses attaques contre le « mystérisme » en général, et celui de Maeterlinck, en particulier... Mais quel plaisir on éprouve à lire ses appréciations sur Baudelaire, sur Paul Fort, sur le vers libre, sur Mallarmé, sur tant de gens et tant de choses vraiment bien jugées... C'est un merveilleux livre de critique... Ce livre devrait être dans tous les lycées de France.

Simple Revue.

Ceci est un travail de critique littéraire selon les us de la médecine légale. Comme une visite à la morgue, c'est assez gai. L'auteur signe de trois X, agrémentés de trois étoiles. Je me suis longuement interrogée sur le sens de cet arcane? Est-ce un général d'artillerie cher en les porcelaines limousines? S'agirait-il plutôt d'un astronome-nécroman (étoiles et tibias en croix)? On ne sait...

Comme le dit l'auteur des *Roseaux de Midas* : « La France a perdu la sécurité de ses croyances ». Hélas ! Qu'ai-je besoin de consulter les roseaux. Ne vois-je pas percer, Midas, le bout de votre oreille? Quand donc reverrons-nous l'heureux temps où les étoiles vous faisaient respecter?...

Les Humbles.

... L'auteur, que d'ailleurs je connais, a voulu garder l'anonymat. Et c'est dommage, car j'aurais voulu louer son courage à remettre au point quelques bluffs littéraires, à réagir contre certaines admirations qui finiraient par devenir des dogmes... Parmi des exagérations possibles, abondent des vérités cruelles, mais évidentes. Les jeunes feront bien de méditer ces pages d'un homme mûr, réfléchi... et qui juge avec sérénité.

Le Pays.

... Il y a beaucoup de choses vraies et excellentes, à mon avis, dans cet ouvrage, trop vraies peut être, ayant sauté si prestement de leur margelle qu'elles risquent de tomber jusque dans l'exagération ; mais il y a aussi des choses émouvantes, par exemple sur le vers libre...

Ariste.

... On regrette que l'auteur ne confesse pas « Je suis le barbier Un Tel ». Au style, à la verve, à la netteté de médaille des opinions, on se doute quel, et même qui peut être l'écrivain qui se cache derrière ce triple X astériqué ; mais rien ne permet de l'authentifier surement, et c'est dommage ; l'autorité des jugements en tirerait un gain, voire un regain prodigieux...

Correspondance Havas.

... La consigne commandant d'être morose et sage, le travesti et la fantaisie peuvent se réfugier dans le monde des lettres. Il est très amusant, d'ailleurs, de lire un livre dont l'auteur s'est masqué le visage. L'esprit du lecteur est plus libre aussi dans ses appréciations. Par exemple, ceux qui ont besoin, pour goûter un mot d'esprit, ou peser une opinion, d'en connaître l'auteur ou l'origine sont bien ennuyés... Pourtant qui que tu sois, triple X à trois étoiles, ton

livre est amusant ! Il serait regrettable que ton film d'art littéraire, fut demeuré inédit. Ton érudition légère conduit ton fleuret au lieu de l'alourdir. Ton jeu est franc et tu touches avec grâce, en faisant des mots !

Feuilles Libres.

... C'est un livre impie où l'auteur manque de respect envers les autorités constituées de la littérature, de la philosophie et du théâtre.

Il s'est lâchement abrité sous le voile de l'anonymat pour jeter cette pierre dans les « mares stagnantes » qui ne sont pas seulement en politique, et — comme les mauvaises actions sont toujours récompensées — il s'est trouvé que, grâce à ce flair particulier qui chez les amateurs de scandales vaut la meilleure réclame, les *Roseaux de midas* ont trouvé de très nombreux, de trop nombreux confidents...

Phare.

... Un livre qui aurait pu être un bon livre — et qui n'est qu'un livre curieux...

Le Rappel.

... De belles pages écrites par un styliste qui sait son métier — et à côté, des morceaux qui ne sont que dialectique trop agressive au sujet de questions littéraires trop particulières...

Petit Provençal.

VI

FRANCIS BAUMAL

—o—

Molière
et
Les Dévots

M. Francis Baumal s'est efforcé, dans un petit livre où l'érudition est dépouillée de tout pédantisme, de nous faire voir le théâtre de Molière et plus particulièrement *Tartuffe*, à la lumière des faits qui firent « l'actualité » du grand siècle.

L'Europe Nouvelle.

Œuvre de critique littéraire et historique solide et consciencieuse qui reprend à pied d'œuvre un vieux problème, celui des originaux de *Tartuffe*, et en propose une solution toute nouvelle.

Le Radical.

… J'ai goûté l'érudition précise et la sûreté de jugement dans les problèmes que le sujet présentait.

G. LANSON.

Très intéressante et très documentée contribution à l'histoire de la genèse du *Tartuffe*… Cet excellent ouvrage aura sa place marquée dans la bibliothèque de tous les moliéristes.

Phare de la Loire.

… Je puis dire, en pleine connaissance de cause, combien j'ai été ravi de cette lecture…

RAOUL ALLIER.

… Livre des plus attachants, des plus curieux et des plus érudits…

La Roumanie.

… L'auteur étudie par l'histoire de *Tartuffe* toute la querelle du haut dramaturge avec les « bien-pensants » d'alors…

Le Pays.

Le livre de M. Francis Baumal, présente une étude documentée des motifs d'ordre psychologique et d'ordre professionnel — en un mot les raisons *d'opportunité* — qui ont incité Molière à écrire son *Tartuffe*…

L'Œuvre.

… Livre de critique impartiale, d'une

documentée serrée qui jette un jour tout nouveau et sur le *Tartuffe* et sur le *Don Juan*. Il ruine par surcroît la thèse de Brunetière sur la philosophie de Molière...

La Grimace.

... Le lecteur sera profondément intéressé par les révélations que fait l'auteur de *Molière et les Dévots* — révélations servies par une prose alerte et solide qui fait connaître et comprendre les mœurs bien curieuses de cette époque.

Chronique Versaillaise.

... Ce petit ouvrage, bien écrit, solidement documenté, logiquement ordonné, est à lire; il marque peut-être une date dans la critique moliéresque.

La Tribune Belge.

... Grâce à *Molière et les Dévots*, de M. Baumal, qui les rapproche, les commente, les éclaire, chacun peut aujourd'hui juger par soi-même quel évènement, non seulement dramatique mais moral, mais social, fut la représentation de *Tartuffe*...

Correspondance Havas.

C'est un franc succès que l'on peut prévoir au livre de M. Baumal qui s'est efforcé de faire revivre les agissements

de la Cabale des Dévôts vis-à-vis d'un écrivain qui ne fit en somme que fouailler ceux-là qui méritaient de l'être.

La Bataille.

Livre qui restera parce qu'il est vrai et qu'il vous expliquera pourquoi le *Tartuffe* restera éternellement un des chefs-d'œuvre de la littérature française.

L'Union des Races.

Voici un beau livre de critique et d'histoire, *Molière et les Dévots* est une œuvre majeure qui fait honneur à M. F. Baumal et au *Livre Mensuel.*

Les Humbles.

M. Francis Baumal étudie l'influence exercée dans la vie de Molière par l'opposition et l'hostilité de la Société du Saint-Sacrement... Le livre est soigneusement documenté et confronte habilement textes, témoignages et conjectures.

Le Journal des Débats.

M. Francis Baumal mérite qu'on le loue pour l'extrême limpidité du style qui rend la lecture aisée et captivante. Il fait preuve, en outre, de cette pénétration psychologique, de cette sûreté de jugement, de cet esprit de synthèse aussi qui sont les qualités maîtresses des esprits critiques.

Belles Lettres.

Les gens qui aiment Molière sauront gré à M. F. Baumal d'avoir tenté de « situer » la querelle du *Tartuffe* dans son cadre véritable.

L'Avenir.

M. Francis Baumal a, je crois, définitivement résolu un problème qui était resté fort embrouillé, même après l'étude capitale de M. Raoul Allier sur la *Cabale des Dévots.*

L'Homme Libre.

M. Francis Baumal donne une étude très documentée sur *Molière et les Dévots*. Elle intéressera tous les amateurs de bibliographie moliéresque, car elle établit la genèse du *Tartuffe.*

Intransigeant.

Livre synthétique, très clair, très vivant, construit avec méthode, écrit avec aisance, sans cesse intéressant...

Mercure de France.

VII

P. SAINTYVES

—o—

Les Liturgies populaires

... L'auteur s'efforce de dégager les origines rituelles et isotériques de nos vieilles chansons populaires. La thèse est très intéressante et soutenue avec beaucoup de feu et d'élégance. Elle impose à l'esprit des rapprochements nouveaux et ingénieux...

La Pensée Bretonne.

M. Saintyves a étudié, en remontant le plus haut possible, l'usage exact de chaque ronde, recherché la date à laquelle il est de tradition qu'on l'exécute et déterminé par des rapprochements de textes, le sens interne des paroles chantées... L'étude est bien conduite, l'interprétation est modérée et non entachée des théories mythologiques qui tendaient

aux années d'avant-guerre, à obscurcir le sens des faits de mythologie et de folk-lore.

Le Mercure de France.

Voilà que M. Saintyves, que tant d'œuvres d'érudition ont désigné à l'attention de tous ceux qui s'occupent de folklorisme, nous initie aux mystères des feux de la Saint-Jean, des rondes enfantines et des quêtes que dans certains pays font encore les enfants aux environs de Pâques et de la Nouvelle-Année. Je dis bien aux « mystères », car le sens lointain — mystique et religieux — de ces pratiques saisonnières se trouve dévoilé par la science de l'auteur.

Quotidien de Vaucluse.

Les hommes ont presque partout tenté de traduire l'émotion suscitée chez eux, par le retour des saisons ou les cérémonies familiales; et il est infiniment curieux et intéressant de le constater au sujet de ces chansons si simples qui charmèrent notre enfance, et que M. Saintyves a si heureusement réunies pour notre plaisir et pour notre instruction.

*Echo du XVII*e.

L'auteur commente délicieusement nos vieilles chansons françaises qui firent le bonheur de tant de générations. Nous voyons qu'il y manque la chanson :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés.

Messager de Sao-Paulo.

Volume de documents curieux et un essai d'interprétation très vraisemblable de quelques parties du folk-lore.

Les Humbles.

Ouvrage fort intéressant, qui nous raconte l'origine des rondes enfantines et des quêtes saisonnières, que, dans nos campagnes de France, chantent encore les enfants en allant de porte en porte demander des œufs, des fruits ou des gros sous.

L'auteur nous dit que la plupart de ces rondes populaires ont une origine rituelle ; c'est-à-dire sont des créations du vieil esprit magico-religieux et qu'elles se célébraient d'abord dans les églises, puis plus tard, sur la place publique.

Des rondes de ce genre ont survécu aux Brandons et à la Saint-Jean, où l'on danse encore autour des feux de joie allumés dans la nuit.

Les filles ont toujours un rôle prépondérant dans ces rondes, sans doute, en souvenir du rôle des Muses, des Nymphes et des Dryades dans les cultes païens.

En France, les rondes auprès de l'eau

sont souvent associées à un pont :

Sur le pont d'Avignon
On y chante et on y danse,
Sur le pont d'Avignon
Tout le monde y danse en rond.

ou :

Sur le pont d'Londres un bal y est donné
Aline demande à sa mère d'y aller.
— Oh ! non ma fille, vous n'irez pas danser ;
J'ai fait un songe que vous serez noyée ;
Son frère arrive dans un bateau doré,
— Ma sœur, ma sœur, qu'avez-vous à [pleurer ?
— Mets ta robe blanche et ta ceinture [dorée.
Les cloches d'Londres se mirent toutes à [sonner
— Votre fille Alice et morte et enterrée
Voilà le sort des enfants obstinés.

Dans les Landes Françaises, après le baptême, lorsqu'on ramène le nouveau-né à la maison, les convives se mettent aussitôt à danser des rondes joyeuses autour de la mère et de l'enfant, et ne s'asseyent pas à table avant d'avoir procédé à cette cérémonie qui éloigne les maladies du nouveau-né.

Les rondes d'amour sont d'abord très populaires dans le cher pays de France ; lisez cette ronde lorraine destinée

à faire naître le doux sentiment dans les jeunes cœurs.

La belle danse.

Nous sommes une tant belle danse
Composée de jeunes gens:
Mon amant, celui que j'aime,
N'y est pas, je le vois bien.

Soudain j'ai tourné la tête;
Tout droit au soleil levant,
D'où venait mon ami Pierre
Sur un cheval noir et blanc...

Dans sa main tient une rose,
Tout en or et en argent:
— Pour qui cette belle rose,
Mon tout bel ami plaisant?

Ce sera pour vous, la belle,
Vous êt's belle à l'avenant:
Ne donnez pas vos amours,
Si vous ne savez comment.,.. etc:

Voici une autre ronde d'amour, chantée avec des variantes dans presque toute la France :

Qui marierons-nous?

Ça s'ra mamzelle et pis vous,
Dans ce joli rond d'amourette;
Ça s'ra mamzelle et pis vous
Dans ce joli rond d'amour.

On les fait entrer dans le rond et on leur dit :

Amants, à genoux
A genoux, embrassez-vous.
Amants, levez-vous,
Levez-vous, embrassez-vous.

En Provence on chante la ronde du rossignolet :

Rossignolet, réveille-toi,
Un berger te demande
Lan la
Un berger te demande.

Mais la jeune fille fait semblant de dormir pendant que les autres font la ronde autour d'elle en chantant et lui offrent successivement chacun des garçons jusqu'à ce qu'elle en trouve un à son goût, le futur « *époux* » qui la réveille.

Les fêtes de Noël et du jour de l'an vont donner lieu à un grand nombre de chants rituels qui plus tard vont devenir des chansons profanes.

En Normandie, on chantait des Noëls en promenant à travers les clos de pommiers des torches de paille dites « colinettes » et on y exorcisait un mauvais génie appelé Barbasson.

Salut Noël, d'où viens-tu,
Depuis un an que je ne t'ai vu
Si tu viens dans mon clos

J'te brûlerai la barbe et les os
Tan, tan, tan. les mulots.

Les garçons

Des pommes à chaque branquette,
Tout plein ma poupette.

Les filles

A chaque bourgeon
Tout plein mon cotillon.

Chœur

Taupes et mulots
Si tu viens dans mon clos
J'te brûle la barbe et les os.

Au pays basque, les jeunes gens se présentaient le soir du 24 décembre devant les maisons où était né un enfant dans le courant de l'année et chantaient en son honneur un chant d'allégresse, en patois.

Lorsque les maîtres de la maison récompensaient suffisamment les quêteurs, ceux-ci lançaient en adieu :

Vous avez donné bellement
Et la compagnie le sait
Entrez au ciel avec douze anges.

Dans le cas contraire, le chant était différent.

Vous avez donné chichement
Et la compagnie le sait
Entrez en enfer avec douze diables.

Les enfants de Normandie tenant à la main une chandelle allumée quêtaient dans chaque maison du village :

Chantons Noël !
Pour un' pomme
Pour un' poire
Pour un petit coup de cidre à boire.

En Italie, la Béfana, c'est-à-dire la vieille femme qui représente l'année mourante, escortée d'une foule nombreuse que précèdent une musique barbare et une mascarade pittoresque, est promenée dans les rues de la ville ; portant la fleur de lys d'une main et la quenouille de l'autre, elle est conduite sur la place du village où elle est plongée dans le feu monstre qui lui a été préparé et tout aussitôt commence la *riota della Béfana,* formée par une ronde d'enfants qui tourne autour du feu en chantant à tue-tête :

Que ne vous requinquez-vous, Vieille,
Que ne vous requinquez-vous donc?

La flamme du foyer où elle se consume contribue non seulement à réchauffer le soleil nouveau et à fortifier sa tiédeur, mais engendre une création nouvelle, la jeune année belle et rose comme une aurore.

Après la quête et le sacrifice rénova-

teur de la Béfana, il convient de rappeler les repas joyeux des quêteurs et le réveillon qui suit encore la messe de minuit.

Avant de terminer, parlons encore de la fête des rois.

Dans l'Est et dans la Franche-Comté principalement, des jeunes garçons se déguisent encore en rois mages pour aller quêter de porte en porte. Ils forment un groupe de trois personnages affublés d'une longue chemise blanche serrée à la taille par un ruban de couleur ; ils se coiffent de bonnets pointus en carton, décorés d'une étoile en papier doré et de rubans flottants ; c'est ce qu'ils appellent leurs diadèmes. L'un d'eux, la figure barbouillée de suie, représente Melchior, le roi nègre. Tous portent de longs bâtons surmontés d'une étoile qu'ils font constamment tourner.

Ainsi accoutrés, ils chantent la chanson suivante :

Trois rois nous sommes rencontrés
Venant de diverses contrées;
Nous sommes ici tous trois venus
Pour adorer l'enfant Jésus.

En quinze jours quatre cent lieus
Nous avons fait en cherchant Dieu

Une étoire d'or nous a conduit
Qui nous éclairait jour et nuit, etc. etc.

Après la chanson vient la quête, en présentant un panier dans lequel chacun selon sa générosité met un œuf, des noix, des noisettes, une pomme et une poignée de chanvre dans les temps où l'on filait.

Cela se termine par un gai repas, par des danses et des rondes dans lesquels se réconcilient les gens qui, durant l'année ont été ennemis.

Arrêtons-nous ici ; nous en avons assez dit pour montrer combien est intéressant le livre de P. Saintyves.

Comment ne pas aimer tous ces chants simples et naïfs, conclut l'auteur, toutes ces rondes, dont la magie bienfaisante apportait la joie et la gaîté et par la suite la force et l'énergie qui sont les sources de l'activité et de l'abondance.

Amusons-nous bien, pauvre Lieudaine,
Quand fera beau temps nous travaillerons.
Chassons bien loin de nous la peine
Et dansons en rond, filles et garçons.
Youp! la la
Youp! la la laire
Youp! la la
Youp! la la la la.

Union des Races.

M. P. Saintyves nous a donné une nouvelle preuve de son courage inlassable et de son vif enthousiasme pour le folk-lore... C'est un livre pour tous les lecteurs, aussi n'est-il pas encombré de notes, ni de références... Différent de beaucoup de livres « populaires », c'est une œuvre de forte érudition... Le livre entier sera lu avec profit par ceux qui étudient les coutumes saisonnières.

Sydney Bartland, *Folklore*, 1919.

Cet ouvrage constitue une forte étude de la religion populaire.

Bilychnis, déc. 1919.

Ce livre, écrit dans un style alerte et coloré, qu'agrémentent de nombreuses citations est à recommander aux personnes qu'intéresse la chanson populaire.

Bucheranzeigen (Suisse).

VIII

AUTEUR INCONNU

—o—

Arlequin franc-maçon

Comédie en deux Actes

JOUÉE AU XVIIIe SIÈCLE CHEZ LE SIEUR NICOLET

SUIVIE D'UNE ÉTUDE SUR

Les FRANCS-MAÇONS au THÉATRE

Arlequin, franc-maçon ! Si ce titre était donné aujourd'hui à un livre, on en déduirait de quelque satire à l'adresse de la « Secte ».

Mais ce titre est celui d'une comédie inédite du XVIIIe siècle, trouvée à la Nationale dans le répertoire Nicolet ; elle fournit le prétexte à un commentateur érudit d'une étude sur *Les Francs-Maçons au Théâtre* (faisant suite à la Comédie) qui est de la plus aimable lecture. Elle nous éclaire sur l'évolution des idées, des mœurs... et des sociétés

secrètes avec un sens critique aiguisé qui rend affable une écriture à la fois alerte et châtiée.

C'est pour l'étude de la franc-maçonnerie un document précieux, et pour n'importe quel lecteur un des livres les plus attrayants qu'il soit possible d'aborder.

Les Journaux.

IX

EMILE JAHANDIEZ

—o—

Les Iles d'Hyères

MONOGRAPHIE DES ILES D'OR

J'aime ce livre, parce que l'auteur nous fait non seulement aimer, mais comprendre le sujet qu'il traite. C'est un cicerone grave. La beauté des sites l'enchante, mais leur passé le préoccupe surtout...

Le Quotidien du Midi.

... Un livre à lire: un voyage à faire...

Le Petit Hâvre.

Curieuse monographie... M. Emile Jahandiez a tracé séparément l'historique de chacune des îles... Il en donne ensuite la description et des itinéraires méthodiques...

Le Mercure de France.

A cette époque de l'année, où on voudrait se retirer du monde, autant pour se reposer que pour oublier l'affreux cauchemar vécu et la fièvre qui lui fait suite, — le livre de M. Emile Jahandiez est une délicieuse invitation au voyage.

Quel dommage que les compagnies de Chemins de fer, comprenant mal leurs intérêts à mon avis, aient rendu les voyages si coûteux ! Je partirais, sans retard, aux *Iles d'Hyères*, suivre les itinéraires, si ravissants et en même temps si instructifs, indiqués par M. Jahandiez — et je pourrais au moins le critiquer si ses observations ne me semblaient pas justifiées.

Tandis que, ne pouvant aller vérifier sur place la beauté de ses paysages, je suis obligé de céder à leur enchantement — et de n'adresser à l'auteur que des remerciements pour les deux heures exquises qu'il m'a fait passer.

Chronique Versaillaise.

Il piccolo volume del J. è una vera e propria monografia sulle isole d'oro della Provenza.

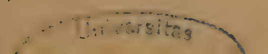
La storia, le legende, le curiosità di questi piccoli angoli di terra baciati dal sole e dal mare sono raccontate in brevi pagine che interesseranno ugualmente il

viaggiatore, lo storico, il naturalista.

Giornale dell' Isola (Catania).

Een beschryving ven een der minst bezochte, dus weinig bekende eilandengroepen onder de fransche kust der Middelandsche Zee. Maar een beschryving door iemand die zyn onderwerp niet alleen door en door kent, maar het ook innig liefheef, en prettig, interessant ervan vertelt. De schryver, wiens groote liefde voor het natuurschoon het boek doortintelt, deelt ook een schat van historische wetenswaardigheden mede die het boek dubbel aantrekkelyk maken.

France-Hollande.



X

J. L. COURCELLE-SENEUIL

—o—

Atsina

LA RECHERCHE DE L'UTILE

DANS LES

TEMPS PRÉHISTORIQUES

Atsina montre la revanche de l'Utile par les humains depuis les temps tertiaires jusqu'à la fin de la Période Glaciaire. Le tableau de l'Europe Occidentale à ce moment, d'après l'archéologie préhistorique, et le tableau des plaines de la Mésopotamie, d'après les souvenirs des anciens, font conclure au synchronisme de la fonte des neiges de la Période Glaciaire avec le Déluge Cnaldéen et avec une migration sumérienne vers l'Europe Occidentale (5000 avant notre ère).

Peut-on retrouver les traces de cette migration?

Hésiode indique la méthode à suivre pour en retrouver les traces matérielles.

M. J.-L. Courcelle-Seneuil aborde — et résoud — ce passionnant problème avec la profonde érudition qui est sienne et qui donne à ce livre un intérêt et une importance considérables.

L'Express du Midi.

Je suis peu compétent pour juger de l'érudition de l'auteur, mais il m'a ouvert sur certains problèmes ethnologiques des horizons nouveaux, sur le Déluge par exemple. La comparaison de tous ces textes anciens (chaldéen, égyptien et grec) commentant le grand cataclysme préhistorique m'a prodigieusement intéressé.

Chronique Versaillaise.

M. J.-L. Courcelle-Seneuil fait de lointaines recherches et, pour arriver à nous parler des temps modernes, interroge successivement la terre avant l'humanité, l'homme aux temps préhistoriques, l'âge paléolithique, la période glaciaire, le déluge, les histoires chaldéennes, égyptiennes et grecques. Son livre est intéressant, savant et possède l'incontestable avantage, tout en restant scientifique, de n'être pas ennuyeux.

L'Exportateur Français.

L'auteur nous montre l'homme aux temps tertiaires, examine les récits concernant le Déluge. La transformation de la vie animale, la modification des climats, la civilisation humaine à son berceau sont l'objet d'études minutieuses sur lesquelles l'ignorant jette un œil interdit.

L'Intransigeant.

C'est une histoire et une préhistoire de l'utilitarisme. L'auteur s'est proposé de comparer les souvenirs les plus anciens inscrits dans les diverses mythologies aux résultats de la géologie et de l'archéologie, vaste et savant programme...

Le Rentier.

M. J.-L. Courcelle-Seneuil est resté fidèle aux études économiques ; mais il a parcouru le monde, y a fait un grand nombre d'observations... Il s'est livré à des recherches sur les mythes et les vieilles légendes. Le livre qu'il publie aujourd'hui appartient à cet ordre de travaux.

Après avoir rappelé les diverses phases de l'homme préhistorique désignées surtout par la nature de ses outils, M. Courcelle-Seneuil rapproche ses découvertes de la science moderne avec les souvenirs conservés par les peuples an-

ciens sur les temps préhistoriques.

Journal des Economistes.

Que faut-il penser du déluge biblique? Y a-t-il eu, 5.000 ans avant notre ère, un déluge partiel, résultat des inondations en Chaldée, entre l'Euphrate et le Tigre? Ce déluge coïncide-t-il avec la fonte annuelle des neiges de la période glaciaire? Tel est le sujet du livre d'archéologie préhistorique que vient de publier M. J.-L. Courcelle-Seneuil, sous le titre énigmatique: *Atsina.* C'est un des ouvrages les plus passionnants et les mieux documentés qu'on puisse lire sur cette matière.

Journal des Débats.

DEUXIÈME SÉRIE

(en cours de publication)

Abonnement aux dix volumes — 30 f^{s}
chaque volume séparément — 5f^{s}

Parus

MARCELLO-FABRI

LA FORCE DE VIVRE

— *Roman* —

PRÉFACE PAR ALBERT LANTOINE

—

EDOUARD QUET

MUSÉE DE CAMPAGNE

Nouvelles

—

N. KLUGMANN ET B. LATZARUS

FRÉDÉRIC NIETZSCHE
et
LA PENSÉE GRECQUE

—

AMESSAKOUL AG TIDET '

LES TERRASSES
de
TOMBOUCTOU

PRÉFACE DE ROBERT RANDAU

—

J.L. COURCELLE - SENEUIL

KASISATRA

La Recherche de l'Utile
dans
les Temps Préhistoriques

—

J.L. COURCELLE - SENEUIL

KRUSAOR

La Recherche de l'Utile
dans
les Temps Préhistoriques

—

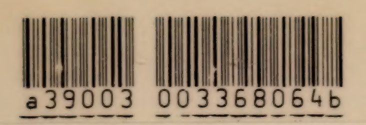
A paraître prochainement

ROBERT RANDAU

DES FANTAISIES
SUR L'ÉTERNEL

——

Imprimerie du « Livre Mensuel »
Jahandiez Frères — Carqueiranne (Var)


a39003 003368064b